NUMERO 47 — 26 NOVEMBRE 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Illinois U Library

THÉATRE
SAINT-GEORGES
Directrice MARY MORGAN
LUDMILLA PITOËFF
MARCEL-ANDRÉ
JEAN BROCHARD
MISS MABEL
Pièce en 5 tableaux de R.C. SHERRIFF
VERSION FRANÇAISE DE
CLAUDE-ANDRÉ PUGET
et HÉLÈNE FRÉDÉRIQUE LARA
Mise en scène de JEAN MERCURE
ROBERT LE BÉAL
GERMAINE DELBAT
LISE GRAF
SVETLANA
ROLAND ALEXANDRE
ET JEAN D'YD
51, RUE ST GEORGES
MÉTRO ST GEORGES
DÉCORS
DE FRANÇOIS GANEAU
RELACHE JEUDI
TRUDAINE 63-47

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le Notaire. Peter.

Mary. Peter.

Le Notaire. Le Vicaire. Mrs. Wilson.

1 LE NOTAIRE. — *Permettez-moi de me présenter moi-même : Me Anderson.*
PETER. — *Très heureux de vous connaître.* (PREMIER TABLEAU.)

2 MARY. — *Oh! mon chéri !... mon chéri !* (PREMIER TABLEAU.)

3 LE NOTAIRE. — *Quarante mille livres.*
LE VICAIRE. — *Excusez-moi je croyais avoir mal entendu !* (PREMIER TABLEAU.)

4 LE NOTAIRE. — *Vous ne me laissez pas le choix.*
PETER, ravi. — *Vrai?* (DEUXIÈME TABLEAU.)

5 MISS MABEL. — *Quoi que vous décidiez, je veux que vous sachiez ceci : elle n'a pas souffert...* (DEUXIÈME TABLEAU.)

Mary. Le Docteur.
Le Notaire. Peter. Le Vicaire.

Miss Mabel. Peter. Le Docteur.

MISS MABEL

Pièce en cinq tableaux de R. C. SHERIFF

Adaptation française de
CLAUDE-ANDRÉ PUGET et
HÉLÈNE-FRÉDÉRIQUE LARA

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, le 3 octobre 1949, au Théâtre Saint-Georges, sous la direction de Mme MARY MORGAN, dans une mise en scène de JEAN MERCURE et des décors de FRANÇOIS GANEAU.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs.
Copyright 1949 by C.-A. PUGET et H.-F. LARA.

PERSONNAGES :

Miss Mabel.	*Ludmilla PITOEFF*
Mrs. Wilson	*Germaine DELBAT*
Mary Rowland	*Lise GRAF*
Elsie	*SVETLANA*
Me Anderson	*MARCEL-ANDRÉ*
Mr. Wilson.	*Jean D'YD*
Watkins	*Jean BROCHARD*
Docteur Harrison	*Robert LE BÉAL*
Peter Barlow.	*Roland ALEXANDRE*
L'inspecteur Barnes	*Pierre RÉGY*
Un policeman	*HERRISSON*

PREMIER TABLEAU

Le salon de miss Mabel dans la maison qu'elle habite aux abords immédiats de la petite ville de Redfield. C'est une pièce agréable, simplement meublée, aux couleurs claires. Par les fenêtres on aperçoit le jardin, fort bien tenu, et, au delà : les maisons voisines, un clocher, des cheminées d'usine. Une porte, à droite, donnant sur le vestibule. A gauche, une cheminée où flambent quelques bûches. Devant l'une des fenêtres, qui forme baie, une table sur laquelle est posé un vase plein de jonquilles.

Au lever du rideau, la scène est vide. Puis, Elsie, la servante de miss Mabel, introduit Peter Barlow et Mary Rowland.

ELSIE. — Entrez, je vous prie. Si vous voulez bien attendre... Miss Mabel ne tardera pas longtemps, à présent...

PETER. — Merci.

Elsie sort. Peter et Mary regardent autour d'eux. Court silence. Ils ont l'air assez embarrassés.

MARY. — Décidément, nous avons eu tort de ne pas nous rendre à cet enterrement, Peter.

PETER, *qui n'est pas très convaincu de ce qu'il affirme.* — Mais non. Pas du tout. *(Léger temps.)* Ça n'a pas dû être très couru, vous savez...

MARY. — Raison de plus.

PETER. — Ah ! pardon ! Moins il y avait de monde et plus nous nous faisions remarquer.

MARY. — Quelle importance ?

PETER. — Ben ! je trouve ça gênant, que voulez-vous !

MARY. — Moins que d'avoir fait de la peine à miss Mabel.

PETER. — Mais nous ne lui avons fait aucune peine, voyons !... *(Un temps.)* Et puis, soyons justes : elle ne nous y avait pas invités à cet enterrement !

MARY. — On n'invite jamais personne à un enterrement, mon chéri.

PETER. — Vous êtes sûre ?

MARY. — Et quand bien même !... On ne va pas à un enterrement parce qu'on y a été invité. On y va. Tout simplement.

PETER, *s'exclamant.* — On y va ! On y va ! Vous êtes drôle... Oui, je ne dis pas... On y va... quand on a connu la personne qu'on enterre... Mais nous ! Je me demande vraiment ce que nous serions allés faire aux obsèques d'une femme que, moi, je n'ai rencontrée qu'une seule fois dans ma vie et que, vous, vous n'avez jamais vue !

MARY. — Nous y aurions fait acte de présence, Peter. Lorsqu'on apprend, comme nous, par une lettre de notaire que cette femme vous a légué quelque chose...

PETER, *levant les bras.* — Oh ! si vous allez par là, évidemment !

MARY. — Mais c'est toute la question, mon chéri. Et de toutes façons on peut très bien rendre les derniers devoirs à quelqu'un par respect ou par gentillesse...

PETER. — Quoi ?... Du respect, de la gentillesse pour cette vieille peau de Mrs. Fletcher ? Vous voulez rire. Pour miss Mabel oui : du respect, de l'affection, de la vénération même, tous ces sentiments je les lui ai voués depuis l'enfance et je les lui garderai toujours. Mais ne confondons pas, je vous prie, miss Mabel, qui est une adorable créature, avec son horrible chipie de sœur !

MARY. — Ne vous énervez pas, mon chéri.

PETER. — Je ne m'énerve pas. D'ailleurs il me serait difficile d'être plus nerveux que je ne le suis. Mais enfin, le fait que Mrs. Fletcher soit morte ne nous oblige pas à parler d'elle avec hypocrisie ! C'était une exécrable mégère, Mary. Voilà la vérité toute crue. Et... tenez... il suffit que je retrouve son fauteuil... là... pour la revoir... glacée... immobile... inhumaine...

MARY, *l'interrompant.* — Pourquoi a-t-elle pensé à nous, alors ?

PETER. — Ah ! voilà ! Voilà ce que je n'arrive pas à comprendre ! Pourquoi, en effet, cette espèce d'ourse moralement mal léchée nous a-t-elle, vous et moi, couchés sur son testament ? Ça !... Elle n'avait aucune raison de le faire. Aucune !

La porte s'ouvre. Entre Elsie, suivie d'un homme corpulent, à la face rougeaude, vêtu d'un complet bleu, chaussé de souliers jaune clair. Il a l'air de s'être astiqué des pieds à la tête pour la circonstance.

ELSIE. — Voulez-vous attendre ici, Mr. Watkins? Miss Mabel va sûrement rentrer d'une minute à l'autre.

WATKINS. — Pour sûr que j'vais l'attendre, Elsie. Je suis pas pressé.

ELSIE, *très aimable.* — Asseyez-vous.

WATKINS. — Merci. Merci. Vous donnez pas la peine.

Elsie sort. Watkins, qui est resté debout, cherche où poser son chapeau, puis il se décide à le garder à la main. Il jette des regards furtifs sur Mary et Peter. Courte pause.

PETER. — Bonjour.

WATKINS. — Bonjour.

Un peu de gêne chez tout le monde. Watkins particulièrement se sent assez mal à l'aise. Il se résout enfin à s'asseoir sur une chaise qui est tout contre le mur, au fond. Du coup, il a l'air de quelqu'un qui est venu pour solliciter un emploi.

PETER, *pour briser la glace.* — Belle journée, n'est-ce pas ? On sent venir le printemps.

WATKINS. — Oh ! faut pas s'y fier ! On aura encore d' la gelée.

PETER. — Vous êtes sûr ?

WATKINS. — Sûr et certain. Brouillard en mars, gelée en mai.

PETER. — Les dictons ne disent pas toujours vrai.

WATKINS. — Souhaitons-le. Moi, j' me tiens les pouces en croix, voyez-vous, rien qu' pour avoir un bon mois de répit. J'en demande pas plus. Deux ans passés, ça nous a permis d'avoir des pommes qu' j'en avais encore jamais vu de pareilles dans le pays.

PETER, *regardant Watkins avec plus d'attention.* — Mais... dites-moi... je ne me trompe pas ?... Vous êtes bien le jardinier de miss Mabel ?...

WATKINS. — C'est moi, oui. L' mardi et l' samedi. Avant, c'était tous les jours. Mais depuis qu' cette sacrée sœur de miss Mabel était là...

PETER. — Dieu ait son âme ! Mr. Watkins.

WATKINS. — Quoi ? Ah ! oui. Oh ! moi, j' veux bien. Seulement s'il en veut, lui, l' Bon Dieu, c'est qu'il est pas dégoûté ! Vous pouvez m'en croire, Mister... euh !... Mister...

PETER. — Je vois que vous ne vous souvenez pas de moi, Mr. Watkins ?

WATKINS. — Dame ! J' le vois bien aussi.

PETER. — Peut-être vous rappellerez-vous cependant un petit garçon qui portait généralement une casquette verte et qui venait souvent rendre visite à miss Mabel autrefois ?

WATKINS. — Ce serait-t'y vous, c' petit garçon-là ?

PETER. — C'était moi.

WATKINS. — Hé bé ! On peut pas dire que vous ayez pas poussé !... Sapristi !

PETER. — Ça en fait des années !

WATKINS. — Je vous r'vois bien à présent. Même qu'un jour vous êtes tombé juste là, devant la grille...

PETER. — C'est cela. Vous y êtes. *(Présentant :)* Ma fiancée, miss Rowland.

WATKINS. — Pas possible ? Fiancé avec cette jolie chose ?... Ben, dites donc !... Oh ! là, là !... *(A Mary :)* Rudement flatté d' vous rencontrer, miss... euh !... miss ?...

MARY. — Rowland.

WATKINS. — Oui !... Euh !...

PETER. — Qu'est-ce que nous disions ? Ah !... oui : figurez-vous, Mary, qu'un jour je me suis étalé là-devant, sur la route, assez brutalement... Miss Mabel était dans son jardin... Elle me fit entrer, me pansa, me dorlota et, pour achever de me consoler, me donna un grand morceau de tarte à la confiture...

WATKINS. — V'là bien miss Mabel toute crachée, tenez ! Toujours prête à donner une tartine de confiture à n'importe qui !

PETER. — Et c'est à partir de ce jour-là que, pendant trois ans, je suis venu, comme je vous le racontais tout à l'heure, goûter ici tous les vendredis. Ce sont mes plus beaux souvenirs d'enfant.

WATKINS. — Sûr qu' c'était le bon temps ! Pour ça !

PETER. — Après le goûter on tirait le sofa près du feu et miss Mabel me contait d'admirables histoires d'explorateurs ou d'aventuriers... Jamais elle ne se serait moquée des idées saugrenues que j'exprimais devant elle. Et quand je lui ai dit un jour que je rêvais de devenir dompteur de fauves, elle a pris le projet très au sérieux et elle m'a fait cadeau le lendemain d'un livre magnifique sur le dressage des bêtes sauvages.

WATKINS. — Exactement comme pour moi ! Au début qu' je venais ici, tant jeunot, tant mimochard qu' j'étais qu' je savais à peine distinguer un pistil d'une étamine, enfin c'est pour dire... bref, s'pas, un beau matin, v'là-t-y pas qu' je me confesse à elle et qu' je lui dis comme ça qu' je voudrais dev'nir un vrai jardinier, mais là, un vrai, et même un mieux que les autres, un qui arriverait, par exemple, à faire pousser les plus belles fleurs d'Angleterre. Eh ben ! elle s'est pas moquée de moi non plus. Elle avait pas beaucoup d'argent, ça l'a pas empêchée de payer pour qu' j'étudie à l'Ecole d'horticulture. J'ai jamais oublié ça. Je m' suis juré que j' ferai toujours n'importe quoi pour elle — même que j' l'ai fait ! Et c'est rien qu' pour elle que j' suis demeuré céans, malgré sa garce de sœur qu' était revenue pour embêter le monde... *(A Peter :)* Et alors, comme ça, vous, vous êtes dompteur à présent ?

MARY, *riant.* — Non... non...

PETER. — J'ai changé de vocation assez vite.

WATKINS. — Et qu'est-ce que ç'a été, vot' nouvelle... euh !... vot' nouvelle idée ?

PETER. — J'ai voulu devenir un homme qui construit des châteaux. Je l'ai confié à miss Mabel. Elle m'a répondu qu'en ce qui concernait les châteaux j'étais probablement né un peu trop tard. Mais, néanmoins, elle m'a encore acheté un gros livre plein de photographies qui reproduisaient l'image des monuments les plus fameux du monde.

WATKINS. — Alors, comme ça, vous êtes entrepreneur ?

PETER. — Non. Je suis employé de banque. Mais j'étudie le soir et je finirai bien, tôt ou tard, par obtenir mon diplôme d'architecte. Il faut pas mal de volonté, évidemment, et il y a bien des soirs où c'est assez dur de remettre le nez dans ses livres après toute une journée de travail, mais enfin...

MARY. — Il se fatigue trop. Il passe souvent des nuits entières à sa table.

PETER. — Mais non, mais non...

WATKINS. — Est-ce qu'y a pas très longtemps qu' vous êtes venu par chez nous ?

PETER. — Bientôt dix ans. En fait, depuis le retour de Mrs. Fletcher.

WATKINS. — Elle vous a fichu à la porte, hein ?

PETER. — A peu de chose près.

WATKINS. — Un coup de chance, dites donc ! Moi, fallait que je revienne ! Il est vrai que c'était plus que deux jours par semaine. Mais je vous l'ai déjà dit, je crois ?

MARY. — Oui...

WATKINS. — Je le répéterai jamais assez ! R'gardez ce jardin, miss... euh... C'était l' plus beau de la ville. Des lieues et des lieues qu'y faisaient les gens pour admirer mes delphiniums ! A c't' heure, j' suis rien plus qu'un homme à tout faire. Deux jours par-ci, deux jours par-là, y a pas l' temps de cultiver un jardin qu'on en soit un peu fier !

PETER. — Vous avez été à l'enterrement ?

WATKINS. — Oh ! juste un p'tit tour. Mais j'suis parti avant la fin. C'est pas c' que j'appelle un enterrement. Ça manquait de vie.

PETER. — Pourquoi ? Il n'y avait pas beaucoup de monde ?

WATKINS. — Rien que le vicaire et sa dame, l' docteur et miss Mabel. C'était sûr que ça n' s'rait pas un succès. Une femme comme ça ne mérite pas un enterrement, que voulez-vous ! Si on m'avait laissé suivre mon idée, je l'aurais collée sur un tas de mauvaises herbes et j'en aurais fait un feu de joie. Ça m'aurait peut-être donné de l'engrais pour mon potager.

MARY. — Mais pourquoi était-elle si méchante ?

WATKINS. — Est-ce qu'on sait ?... L'estomac, probable !... ou sa mauvaiseté naturelle... Pourtant, elle était pas comme ça quand elle était jeunette... Non... Je me les rappelle encore bien toutes les deux, elle et miss Mabel, dans l' moment que l'père est mort et qu'il leur a laissé cett' maison... Jolies comme des peintures qu'elles étaient l'une tant bien qu' l'aut'... Même qu'on aurait juré deux petits pois d' la même cosse... Et c'est alors qu' miss Emily a rencontré l'Australien et qu'elle l'a épousé, l' pauv' diable, et qu'elle est partie dans son pays avec lui...

MARY. — Qu'est-ce qu'il est devenu, lui ?

WATKINS. — Oh ! il a t'nu le coup pendant vingt ans !... C'est comme ça, vous savez, les Australiens, solides comme le roc ! Pas d'histoires ! Et puis, tout d' même, à la fin, on a beau être costaud, ce sont des choses qui vous usent, qu'est-ce que vous voulez ?... il a lâché la rampe et elle s'est ram'née dans le pays. Alors on a pu voir la différence avec miss Mabel !... L'une qu'était la douceur même, pas regardante, toujours à soigner les malades, toujours à donner jusqu'à son dernier sou aux pauvres, et l'aut' bonne à rien d'autre qu'à humilier les gens. Paraît qu'elle avait rapporté beaucoup d' gros sous d' là-bas. N'empêche que son premier soin a été de m' réduire à deux jours par semaine. Comme j' vous l' dis ! Et l' vicaire, qu'est un saint homme, quand il lui a demandé d' l'aider à monter une colonie de vacances pour les gosses ? Pauv' vieux ! le rêve de toute sa vie... Eh bien ! elle l'a traité d' mendigot et elle l'a foutu dehors, sauf vot' respect, miss... euh !... cette sale bougresse ! *(Un silence.)* Et comment se fait-y que vous v'là ici, c' jour d'aujourd'hui ?

PETER. — J'ai reçu une lettre me priant de venir. Miss Rowland aussi.

WATKINS. — Et moi de même.

MARY. — Une lettre du notaire ? Me Anderson ?

WATKINS, *sortant une lettre de sa poche.* — Me Anderson, oui.

Il la tend à Peter, qui la lit.

PETER. — Elle est à peu près rédigée dans les mêmes termes que les nôtres. Qu'est-ce que cela signifie au juste ?

WATKINS. — Oh ! ne m' le demandez pas ! J'ai pas pu en dormir d' toute la nuit.

PETER. — Vous comme nous, il nous appelle des « bénéficiaires » ?...

WATKINS. — Oui. Justement. Et pour c' qui est d' moi, ça tombe mal, pasque moi, j' vous l' dis, je dois pas un centime à personne et j' le prouverai quand on voudra !...

PETER. — Ah ! Attention, Watkins : le mot « bénéficiaire » ne signifie pas que nous « devions » quelque chose, mais que nous « bénéficierons » de quelque chose.

WATKINS. — Ben oui !

MARY. — Autrement dit que nous recevrons un avantage quelconque, que nous en profiterons.

WATKINS. — Si c'est qu'ils veulent dire qu'on profitera du seul fait qu'elle est morte, j'avais pas besoin d'un notaire pour me l'apprendre !...

Entre Elsie, qui introduit un homme vêtu de sombre, portant une serviette. C'est le notaire, Me Anderson.

ELSIE. — Miss Mabel ne sera plus très longtemps à revenir. Si vous voulez l'attendre avec ces personnes...

LE NOTAIRE. — Merci. *(Sort Elsie. Le Notaire regarde successivement Mary, Peter et Watkins et sourit à chacun.)* Permettez-moi de me présenter moi-même : Me Anderson.

PETER. — Très heureux de vous connaître.

LE NOTAIRE. — Je suis le notaire de la défunte Mrs. Fletcher.

PETER. — Oui. J'ai reçu votre lettre, mon cher maître. Mon nom est Barlow. Peter Barlow. *(Présentant :)* Ma fiancée, miss Mary Rowland.

MARY. — J'ai également reçu une lettre de vous...

LE NOTAIRE. — Parfaitement.

MARY. — Ce n'est donc pas une erreur ?

LE NOTAIRE. — Pas le moins du monde. Pourquoi voulez-vous ?...

MARY. — Mais parce que je ne connaissais pas Mrs. Fletcher !

LE NOTAIRE. — Il faut croire qu'*elle* vous connaissait.

PETER, *présentant.* — Mr. Watkins, le jardinier de miss Mabel.

LE NOTAIRE. — Enchanté de vous rencontrer, Mr. Watkins.

WATKINS, *toujours méfiant.* — J'ai pas répondu à votre lettre...

LE NOTAIRE. — Ce n'était pas nécessaire.

WATKINS. — ... Pasque, dans l' temps, mon père m'avait toujours bien recommandé d' jamais répondre aux lettres d'un homme de loi... Alors !...

LE NOTAIRE, *amusé.* — Aujourd'hui vous n'avez rien à craindre. Je suis de votre côté.

Entre Elsie.

ELSIE, *au Notaire.* — Je viens d'apercevoir miss Mabel. Elle monte la côte avec le docteur et M. le vicaire.

LE NOTAIRE. — Merci. *(Sort Elsie.)* Pauvre Mrs. Fletcher ! Il est bien triste de penser qu'elle nous a quittés aussi soudainement...

WATKINS. — J' suis pas sûr que ce soit triste, mais pour ce qui est du soudainement... y a pas à r'venir là-dessus !...

PETER. — Crise cardiaque, m'a-t-on dit ?

LE NOTAIRE. — Oui. Et elle la redoutait, car lorsqu'elle est venue dans mon cabinet, elle m'a confié les inquiétudes que lui donnait l'état de son cœur.

PETER. — Ah ?

WATKINS. — Et alors, comme ça, qu'est-ce ça veut dire au juste votre lettre ?

LE NOTAIRE, *souriant.* — Cela veut dire que vous allez avoir une bonne surprise.

WATKINS. — Une bonne surprise ? De la part de la mère Fletcher, ça m'étonnerait !

LE NOTAIRE. — Si vous le permettez, nous attendrons que tous les intéressés soient réunis...

WATKINS. — Y aurait pas d' mal à nous donner un tuyau, quand même !

LE NOTAIRE, *un peu plus sec.* — Je regrette, mais je dois procéder selon les usages. Vous serez bientôt éclairé maintenant.

On entend le bruit d'une porte qui s'ouvre puis se referme, à l'extérieur. On entend des voix. Puis la porte du salon s'ouvre. Miss Mabel entre, suivie du vicaire, de sa femme et du docteur Harrison. Miss Mabel est âgée de soixante-huit ans environ : c'est une charmante vieille dame à cheveux blancs, au regard lumineux, aux joues fraîches. Sa simplicité, sa gentillesse foncière, ses manières affables confirment à première vue tout ce qu'on vient de dire à son propos. Le Vicaire est un vieil homme à cheveux gris. Il est grand et voûté. Son long cou maigre émerge d'un col trop large. Le regard de ses yeux, très enfoncés dans l'orbite, révèle le drame permanent d'un être qui doute de soi-même. Sa foi, sa sincérité, son honnêteté ne peuvent jamais être mises en cause, mais il manque visiblement de volonté et d'énergie. Sa femme, Mrs. Wilson, est une brave créature, très sympathique, toute de premier mouvement. Le docteur Harrison, âgé de trente-cinq ans environ, est un homme à l'esprit pénétrant, subtil, observateur, plus enclin à écouter qu'à parler. Miss Mabel, après avoir fait du regard le tour des personnes présentes, se dirige en souriant vers le notaire.

MISS MABEL. — Je suis navrée de vous avoir fait attendre. *(Au Notaire :)* Maître Anderson, sans doute ?

LE NOTAIRE. — Lui-même. J'espère que vous voudrez bien m'excuser de n'avoir pas assisté aux obsèques de votre sœur, miss Mabel. Des clients, que je n'attendais pas, m'ont retenu au dernier moment. J'ai pris le train suivant, mais, pour comble de malchance, il a eu du retard.

MISS MABEL, *souriant, très aimable.* — C'est ce que j'ai pensé. Ma sœur m'a beaucoup parlé de vous, monsieur le notaire. Je sais avec quelle amabilité vous l'avez accueillie lorsqu'elle vous a rendu visite, et notamment comme vous lui avez facilité toutes choses. Elle s'en montrait fort touchée, et je vous remercie encore, en son nom comme au mien. Vous vous êtes déjà présentés les uns aux autres, naturellement ?... Vous connaissez Peter Barlow, Miss Rowland et Watkins ?

LE NOTAIRE. — Mais oui, mais oui. Nous avons fait connaissance tout de suite.

MISS MABEL, *présentant.* — Notre vicaire, Mr. Wilson. Sa femme, Mrs. Wilson. Le docteur Harrison. *(Salamalecs d'usage. Elle poursuit :)* Je me reproche beaucoup de n'avoir pas songé à vous faire préparer quelque chose. Mais il est facile d'avoir très vite un peu de thé... *(Protestations de tous.)* Cela ne me dérange pas le moins du monde, voyons ! Vous, monsieur le notaire, vous devez avoir besoin de vous restaurer après un si long trajet ?...

LE NOTAIRE. — En aucune façon, merci.

MISS MABEL. — Quoi ? Personne ne désire une tasse de thé ? Vraiment ? Vous ne vous gêneriez pas, n'est-ce pas ? Ce serait me désobliger... *(Elle sourit gentiment. Puis, au Notaire :)* Alors, mon cher maître, il ne me reste plus qu'à vous donner la parole...

LE NOTAIRE. — Pourrais-je avoir une petite table pour y poser mes dossiers ? Celle-ci, peut-être ?...

Il désigne une table qui est devant la fenêtre.

MISS MABEL. — Est-ce qu'elle vous suffira ? Il y en a une plus grande dans la pièce à côté...

LE NOTAIRE. — Non, non. Elle fera admirablement l'affaire.

Chacun prête la main. On déplace la table, le notaire pose sa serviette dessus.

MISS MABEL, *pendant ce temps.* — Mr. et Mrs. Wilson pourront peut-être s'asseoir sur le sofa si on l'approche un peu... *(On le fait.)* Il manque un siège... Voulez-vous avoir la gentillesse de prendre une chaise dans la salle à manger, Peter ?

PETER. — Mais, voyons !

Il sort. On avance les sièges.

LE VICAIRE. — Où vous installez-vous, miss Mabel ?

MISS MABEL. — Ici. Dans mon vieux fauteuil.

Peter revient avec une chaise. Le Vicaire et sa femme s'assoient sur le canapé. Peter, Mary, le Docteur et Watkins sur des chaises. Le Notaire prend place devant la table, et miss Mabel, tout près de lui, dans son fauteuil. Tandis que tout le monde s'installe, le Notaire sort deux ou trois chemises de sa serviette, tire un étui à lunettes d'où il extrait celles-ci, qu'il pose sur son nez, regarde autour de lui.

LE NOTAIRE. — Voilà !... *(Silence anxieux. Le Notaire s'éclaircit la voix, puis il commence :)* Comme vous habitez tous ici, j'ai trouvé préférable de me déplacer moi-même. C'était plus simple que de vous prier de venir tous à Londres...

MISS MABEL. — Vous ne sentez pas de courant d'air, mon cher maître ?

LE NOTAIRE. — Non. Pas du tout. Pourquoi ?

MISS MABEL. — Il y a parfois un vent coulis qui passe sous la porte et qui est fort désagréable. Mais on peut très bien déplacer le paravent...

LE NOTAIRE. — C'est inutile, je vous assure. Au moins, en ce qui me concerne.

MISS MABEL. — Alors, continuez, maître, continuez. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

LE NOTAIRE, *après une courte pause.* — Je dois vous dire, d'abord, que Mrs. Fletcher m'avait confié le soin de ses intérêts lors de son retour d'Australie, immédiatement après le décès de son mari. La semaine dernière Mrs. Fletcher, qui m'avait téléphoné pour me demander de lui fixer un rendez-vous, est venue à l'étude et m'a prié de l'aider à rédiger son testament. Si celui-ci ne se présente pas tout à fait dans les formes usuelles, c'est que Mrs. Fletcher — qui a manifesté plusieurs fois au cours de notre entretien une très grande inquié-

tude au sujet de son état de santé — désirait vivement en terminer le jour même. Elle tenait, m'a-t-elle dit, à rentrer chez elle « la conscience en repos ». J'ai donc dicté en sa présence les dispositions testamentaires qu'elle venait de me communiquer ; nous les avons lues et relues ensuite tous les deux ; puis elle les a signées. *(Pause.)* Mrs. Fletcher possédait une fortune considérable qui lui venait, pour majeure partie, de Mr. Fletcher et, pour le reste, des économies que la vie très simple qu'elle menait avec miss Mabel... du moins, à ce que je crois savoir ?... *(Il regarde celle-ci, qui confirme d'un signe de tête)*... lui a permis de réaliser. *(Pause.)* Je vous ai exposé la situation, qui d'ailleurs est très simple, comme vous le voyez. Je vais à présent vous donner lecture du testament. *(Il prend le document. Mouvement d'intérêt accru. Watkins approche légèrement sa chaise. Le Notaire lisant :)* « Je soussignée : Emily Béatrice Fletcher, demeurant et domiciliée à Redfield, 24 route de Burford, déclare que, par le présent acte, je révoque et j'annule toutes dispositions antérieures et que mes dernières volontés sont les suivantes : I. Je désigne Me Anderson, ès qualité, notaire, à Londres... etc... etc... pour mon exécuteur testamentaire. — II. Je lègue, nettes de tous impôts (clause A) à William Watkins, jardinier au service de ma sœur et au mien depuis trente ans... *(Watkins se lève)* la somme de cinq mille livres pour acheter la pépinière qu'il a si longtemps désirée. Ainsi pourra-t-il enfin se libérer du travail ingrat de l'homme de journée et réaliser le rêve, dont il nous a si souvent entretenue, de cultiver des fleurs qui, par leur beauté exceptionnelle, donneront de la joie à ceux qui les aiment... »

Le Notaire ménage une pause. Watkins semble frappé de la foudre.

Watkins, *d'une voix rauque.* — Combien vous avez dit ?

Le Notaire. — Cinq mille livres.

Watkins. — Vous... vous voulez dire que... qu'elle... me fait... cadeau... *cadeau*... de cinq mille livres ?

Le Notaire. — Avec l'espoir que vous les emploierez ainsi qu'elle le suggère.

Watkins. — Ça vous ferait rien de m'répéter combien ?

Le Notaire, *patiemment.* — Cinq : un, deux, trois, quatre, cinq !... Cinq... mille... livres.

Watkins, abasourdi, se rassied pesamment sur sa chaise. Le Notaire reprend sa lecture :

Le Notaire. — « Paragraphe II (clause B) à... »

Watkins, *se relevant, et hurlant de joie.* — N... de D... !

Le Notaire. — Pardon ?

Watkins, *se tapant sur la cuisse.* — Je l'ai !

Le Notaire. — Qu'est-ce que vous avez ?

Watkins. — Ma pépinière !

Le Notaire. — Bien, oui !

Watkins, *s'adressant à tous avec un enthousiasme croissant.* — Vous connaissez le terrain près d'la rivière, hein ? Vous le connaissez ?... là où Joe Patter a fait venir des abricotiers ? L'plus beau morceau de terre grasse du pays !... Quatre mille livres qu'il en veut, Joe Pater, et vous dites que j'en ai cinq ?...

Dans un état d'agitation extrême, il va jusqu'à la table.

Le Notaire. — Mr. Watkins ! je vous en prie !...

Watkins. — Vous vous rendez compte, dites ? Vous vous rendez compte que ça m'laisse mille livres pour les châssis à violettes ?... et qu'je pourrai faire aussi des légumes ?... Pasqu'y a une chose que vous savez pas, monsieur le notaire, hein ? j'suis sûr que vous l'savez pas ?... C'est que j'suis le seul jardinier à la ronde qu'a jamais eu d'asticots dans ses oignons !... Tel que !

Le Notaire. — Mr. Watkins, ayez l'amabilité de vous asseoir. S'il vous plaît !

Watkins, *indifférent à tout.* — Et j'ferai pousser des delphiniums !... des delphiniums qu'auront le prix à l'Exposition de Chelsea !... Et des aquilegias aussi... pasque personne, vous entendez, personne a encore tiré des aquilegias tout le parti qu'on pourrait en tirer !...

Le Notaire. — Vraiment, Mr. Watkins ?

Watkins. — Et des phlox drummondii ! Des anchusa italica ! Et des soleils à ne plus voir le vrai ! Des soleils à en recevoir un coup sur le crâne !...

Le Notaire. — Vous n'allez pas nous énumérer toutes les fleurs de votre futur jardin, Mr. Watkins !...

Watkins. — Et des chrysanthèmes ! des hybrides nains, bien entendu !... est-ce que vous en avez déjà vu, en massifs de bordure, autour d'une pelouse bien ronde ?... Bon D... d'Bon D... !...

Il se précipite sur son chapeau

Le Notaire, *surpris.* — Où allez-vous ?

Watkins. — Payer un verre à Mrs. Watkins ! Ce sont des choses qui se célèbrent !... J'vous embrasse pas, monsieur le notaire, mais le cœur y est.

Il court vers la porte en riant comme un fou et il sort en laissant la porte ouverte. Court silence. Sourires. Peter se lève, va fermer la porte et revient s'asseoir. Le Notaire, troublé, regarde autour de lui et reprend un air digne.

Le Notaire. — Il est un peu exubérant, mais, après tout, on le serait à moins. Je parle d'un homme comme lui, naturellement ! *(Il toussote, puis reprend la lecture du testament :)* « Paragraphe II (clause B) ... à Peter Barlow, la somme de dix mille livres pour l'aider à devenir architecte. Je sais qu'il fera de cet argent bon usage et qu'il l'emploiera notamment à terminer ses études, puis à voyager. Ainsi pourra-t-il, hors de tout souci matériel, ajouter à ses dons les connaissances qui lui manquent encore et bâtir en Angleterre des châteaux aussi jolis que ceux qu'il construisait en Espagne lorsqu'il était petit garçon. »

Peter regarde fixement devant lui, trop stupéfait pour réagir autrement. Mary, qui n'ose croire à une chance pareille, lui prend la main.

Mary. — Oh ! mon chéri !... mon chéri !...

Le Notaire. — « (Clause C) ... à Mary Rowland, la somme de cinq mille livres, parce qu'elle est charmante et qu'elle désire épouser Peter Barlow. Je souhaite qu'elle achète une jolie maison, qu'elle y ait de beaux enfants, et surtout qu'elle collabore à la réussite de son mari. Sur ce dernier point, le meilleur moyen dont elle dispose sera de le rendre heureux. »

C'en est trop pour Mary, qui se dresse d'un

coup, les yeux pleins de larmes. Peter se lève aussi. Mary se jette dans ses bras.

MARY. — Mon amour !...

PETER. — Mary !... C'est miraculeux ! *(A mi-voix :)* Vous aviez raison tout à l'heure : nous aurions dû aller à l'enterrement !...

Ils se tiennent embrassés, étroitement serrés l'un contre l'autre.

LE NOTAIRE. — Puis-je vous demander d'avoir la bonté de vous rasseoir ?...

PETER. — Excusez-nous.

Ils reprennent leur place, mais Mary remet sa main dans celle de Peter, très tendrement.

LE NOTAIRE. — « (Clause D) ... au docteur Roger Harrison : la somme de trente mille livres, pour qu'il puisse enfin créer, organiser, diriger la maternité et le dispensaire dont il a si souvent déploré que notre pauvre commune de Redfield fût privée, et ce, en hommage à son abnégation et à son désintéressement. »

MARY, *émerveillée.* — Oh !... Oh !... La semaine dernière, docteur — ce n'est pas vieux ! — vous me disiez encore que vous feriez n'importe quoi pour...

Elle est interrompue par Peter, qui, ayant traversé la pièce, donne une grande tape amicale au Docteur, puis lui serre la main.

PETER. — Félicitations, mon cher docteur ! Si vous saviez comme je suis content pour vous !...

LE NOTAIRE. — « (Clause E) ... conjointement au Révérend David Wilson, vicaire de Redfield, et à son épouse : la somme de quarante mille livres, afin qu'ils réalisent eux aussi le rêve de toute leur vie en fondant une colonie de vacances réservée aux enfants pauvres de la paroisse. »

PETER. — Mais c'est la manne dans le désert, mon révérend ! C'est la vraie corne d'abondance !... C'est le...

Tous félicitent le Vicaire.

LE NOTAIRE, *coupant court.* — « (Clause F) ... le reste de ma fortune — après qu'auront été acquittés les droits successoraux — sera investi en fonds d'Etat par les soins de Me Anderson, ès qualité. Les revenus de ceux-ci serviront à offrir à chacun des enfants de la colonie de vacances, dès son arrivée, un seau, une pelle, un ballon et un filet à crevettes, un costume de bain et des vêtements d'été.

« (Clause G) ... à ma sœur Victoria Mabel je lègue ma part de co-propriété sur la maison qu'elle habite à Redfield, 24, route de Burford, et je la prie de trouver ici le message de mes plus affectueux souvenirs. » *(Il s'arrête de lire, pose le document sur la table, retire ses lunettes et parcourt l'assemblée du regard.)* Je viens de vous donner lecture du testament que Mrs. Emily Beatrice Fletcher a rédigé en mon étude le 1er mars dernier et qu'elle a signé par-devant les témoins Joseph Wells et Patrick Langdon, mon premier et mon second clerc.

Un lourd silence. L'agitation joyeuse, la fièvre, plus ou moins apparente, des uns et des autres ont brusquement fait place à la surprise, puis à une sorte de consternation devant la modicité du legs attribué à Miss Mabel.

LE VICAIRE. — Je voudrais pouvoir exprimer, au moins pour ce qui est de ma femme et de moi-même, l'émotion que nous éprouvons devant les dons providentiels qui nous échoient. En vérité, mes amis, le cœur me bat si fort que ... *(Il s'interrompt.)* j'ai la gorge serrée... le souffle coupé... et que... je me sens incapable de dire ce qu'il faudrait... Excusez-moi... Mais... *(Il reprend haleine.)* ... cependant... je me dois d'ajouter qu'il ne nous sera pas possible d'accepter des avantages aussi considérables si miss Mabel, qui n'a cessé toute sa vie de se priver au bénéfice de nos œuvres, ne reçoit qu'un legs aussi dérisoire.

Chacun acquiesce vigoureusement. Miss Mabel, qui a écouté toute la lecture du testament avec un sourire de bonheur, lève gentiment la main en signe de protestation.

MISS MABEL. — Non, non... Je vous en prie...

LE VICAIRE. — Je suis, du reste, persuadé qu'il ne s'agit là que d'une distraction, d'un oubli involontaire de la part de Mrs. Fletcher. Ainsi que nous l'a indiqué Me Anderson, ce testament a probablement été rédigé avec un peu trop de hâte...

LE DOCTEUR. — J'ignore ce que décide la loi en pareille matière : M. le notaire va nous l'apprendre, — mais de toutes façons je doute qu'aucun de nous puisse se sentir heureux de ces libéralités si...

MISS MABEL, *l'interrompant.* — Me permettez-vous de vous fournir quelques explications ?

LE NOTAIRE. — Mais, voyons !

MISS MABEL. — C'est très gentil, très affectueux à vous tous de réagir ainsi. Vous connaissant comme je vous connais, je l'avais prévu d'ailleurs... Mais il n'y a rien dans ces dispositions qui m'étonne ou qui me déçoive. Et ce, pour la meilleure des raisons : c'est que ma sœur m'a tenue au courant de toutes ses intentions. Elle m'a même communiqué la copie du testament que lui avait remise Me Anderson. Ainsi, vous voyez !

LE VICAIRE. — Cela ne change en rien le fait que nous nous voyons comblés alors que vous êtes, pour ainsi dire, lésée de tout ce qui devait légitimement vous revenir. Je suis de l'avis du docteur Harrison : personne ici ne se sentirait heureux d'une solution pareille.

MISS MABEL. — Même si, moi, j'en suis heureuse ? Heureuse profondément ?

LE VICAIRE. — Je ne saurais vous croire.

MISS MABEL. — Laissez-moi finir de m'expliquer. Je peux vous affirmer que ce testament est le mien autant que celui de ma sœur, car, avant sa visite à Me Anderson, nous en avons discuté chaque clause, et presque chaque mot, à la fois dans l'entente la plus affectueuse et dans la joie. Du reste, elle a dû vous en parler, monsieur le notaire ? Elle m'avait promis de le faire.

LE NOTAIRE. — C'est exact. Mrs. Fletcher m'a rapporté que miss Mabel ne désirait absolument rien autre que la jouissance de cette petite maison sa vie durant. Elle a même ajouté qu'elle avait tout fait pour que sa sœur acceptât un legs plus important et que celle-ci s'y était catégoriquement et obstinément refusée.

MISS MABEL, *ravie.* — Là ! Etes-vous satisfaits à présent ?

MARY. — Dans ce cas, c'est à vous que doit aller toute notre gratitude.

MISS MABEL, *vivement.* — Oh ! non. Il ne faut

pas penser cela. Je vous en supplie. Ce serait trop injuste envers la mémoire de ma sœur. Voyez-vous, ma chère petite Mary, elle et moi nous restions seules au monde. Et nous avancions à grands pas vers notre soixante-dixième année. C'était pour elle une préoccupation de tous les instants que de décider du meilleur emploi possible de sa fortune. Elle voulait m'instituer sa légataire universelle, mais que serait-il arrivé si j'étais morte la première ? Tout eût été à recommencer, elle serait restée seule alors pour désigner ses héritiers... Elle n'aurait peut-être rien résolu à ce sujet, et tout serait allé à l'Etat... *(Souriant avec malice :)* Or ni l'une ni l'autre nous n'avions envie que cette fortune tombât entre les mains de l'Etat, car nous ne savions que trop, d'avance, ce qu'il pourrait en faire !

PETER, *approuvant.* — Ça !

MISS MABEL. — Alors nous avons envisagé d'autres solutions et nous avons fini par adopter celle que vous connaissez. *(Léger temps.)* Je sais très bien ce qu'on pensait généralement de ma sœur. On la trouvait égoïste, méchante même... Elle ne l'était pas. Lorsqu'on vivait dans son intimité, on s'apercevait qu'il n'y avait pas un cœur plus généreux que le sien. Je vous assure. Seulement, n'est-ce pas, sous des dehors un peu bourrus, elle était d'une très, très grande timidité. Cela la rendait maladroite. Elle éloignait d'elle par sa brusquerie involontaire les gens dont justement elle eût aimé se faire des amis. D'où une sorte de *complexe* d'infériorité qui lui donnait beaucoup à souffrir, et une méfiance d'elle-même et des autres qui, au premier abord, rebutait les mieux disposés à son égard. Pour moi, je n'ai fait que lui suggérer les dispositions qu'elle a prises. Elle aurait pu se refuser au choix que je lui ai proposé. Elle l'a accueilli d'emblée, au contraire, et avec enthousiasme. Alors, très discrètement, *à sa façon,* elle s'est mise à étudier de près, puis à admirer la conception que vous avez de votre ministère, monsieur le vicaire, et vous, mon cher docteur, de votre profession. Elle aimait les beaux monuments, elle en avait beaucoup visité au cours de ses voyages, je n'ai pas eu de mal à la convaincre que vous seriez, quelque jour, un architecte de talent, Peter, si l'on vous donnait votre chance. Elle adorait les fleurs, elle savait que Watkins en a, pour ainsi dire, la passion et qu'il en cultiverait d'admirables si on lui fournissait le moyen de s'y consacrer. Ce fut, je crois, le meilleur moment de ma vie que celui où, rentrant à la maison, je l'entendis m'annoncer qu'elle entrait entièrement dans mes vues et qu'elle irait chez vous, monsieur le notaire. Vous voyez maintenant que vous pouvez me croire lorsque je vous dis que je suis très heureuse. On ne saurait l'être davantage.

MARY. — Eh bien, moi, je continue à penser que nous vous devons tout.

Approbation de tous.

MISS MABEL. — Si vous persistez dans cette opinion, Mary, vous me causerez un véritable chagrin. Je souhaite même vivement que vous ne racontiez jamais rien de ce que je viens de vous confier aux gens de notre ville. Je vous le demande. Il s'agissait de *sa* fortune à *elle* et elle en a disposé selon des vœux qui étaient devenus les siens. *(Au Notaire :)* Enfin, maître Anderson, quand ma sœur est venue vous voir, vous a-t-elle donné l'impression qu'elle décidait contre son gré ?

LE NOTAIRE. — Certainement pas ! Je dirais plutôt qu'elle paraissait enchantée de ses résolutions.

MISS MABEL. — J'espère que vous voilà tous apaisés, maintenant ? Et que vous allez enfin me faire le plaisir de laisser là tous vos scrupules ?

LE VICAIRE. — S'il m'est jamais arrivé de formuler par hasard un jugement sévère à l'égard de Mrs. Fletcher, je tiens à dire ici à quel point je me le reproche et combien je le regrette.

Miss Mabel lui sourit, puis, l'incident lui paraissant à présent clos, elle reprend sur un ton très dégagé :

MISS MABEL. — Est-ce que vous vous souvenez, mon Révérend, de cette promenade sur les falaises de Salthaven que nous avons faite l'an dernier avec les enfants de la chorale, et notamment de cette propriété au bord de la mer que nous avons visitée avant de reprendre le train ?

LE VICAIRE. — Si je m'en souviens !... Je n'ai pas cessé d'y rêver, vous voulez dire !

MISS MABEL. — Elle nous avait paru remplir toutes les conditions souhaitables, il me semble ?

LE VICAIRE. — Oh ! Idéalement, ma chère amie. Idéalement. On ne trouverait pas mieux.

MISS MABEL. — Elle était à vendre, n'est-ce pas ?

LE VICAIRE. — Oui.

MISS MABEL. — Vous rappelez-vous aussi combien l'on en voulait ?

LE VICAIRE. — Deux mille livres. Vous pensez !

PETER. — Eh bien ! Je pense qu'aujourd'hui c'est une misère pour vous ! Une misère !

Tous rient joyeusement.

MARY. — Vous ne craignez pas qu'elle ait été vendue ?

LE VICAIRE. — Non... euh !... justement... figurez-vous... j'avais obtenu du propriétaire une espèce... d'option morale, si vous voulez. Il m'avait promis de m'informer de la première offre qu'il recevrait et de me donner la préférence.

PETER. — C'est merveilleux !

LE VICAIRE. — Oui... *(Au Notaire :)* Euh !... j'ignore ce qui est faisable ou non... dans un cas comme le nôtre...

LE NOTAIRE. — Mais... tout ! M. le vicaire. Tout, exactement.

LE VICAIRE. — Vous croyez que je puis engager des pourparlers avec le propriétaire ?

LE NOTAIRE. — Je vous le conseille même très vivement. Et, à ce propos, je suppose que vous devez tous avoir envie de savoir quand je pourrai vous verser les fonds ?

LE VICAIRE, *acquiesçant.* — Mon Dieu !...

LE NOTAIRE, *qui réfléchit et calcule tout en parlant.* — Eh bien !... la fortune de Mrs. Fletcher se composant entièrement de valeurs mobilières, toutes de premier ordre, donc très aisément négociables... disons... oui, disons que d'ici deux mois environ tout sera liquidé. Mais, naturellement, je vous consentirai très volontiers des avances, si vous en avez besoin.

LE VICAIRE. — Alors je peux écrire au propriétaire ?

MRS. WILSON. — Il vaudrait mieux téléphoner, David. Ce serait plus rapide. Et, après 6 heures du soir, on a le demi-tarif.

LE VICAIRE. — Très juste ! Ce serait tellement

navrant de rater l'affaire de quelques heures... On ne sait jamais.

LE NOTAIRE. — Mais oui. Engagez donc les négociations tout de suite. Si l'on exige des arrhes, avertissez-moi, et je les enverrai pour vous. C'est tout ce qu'il y a de plus simple.

LE VICAIRE. — Ah ! merci, monsieur le notaire. Merci de tout cœur.

LE DOCTEUR. — Eh bien, moi, je crois que je connais aussi la maison rêvée pour mon hôpital, mes amis !...

MARY. — Ah ?

LE DOCTEUR. — Le vieux Prieuré.

Approbations à la ronde.

LE DOCTEUR. — Il est à vendre depuis une éternité. Ça se comprend : la bâtisse est bien trop grande pour des particuliers. En revanche, rien n'est plus facile que de la transformer en hôpital. Evidemment... il y a la question de l'équipement. Et ça, ça prendra du temps... mais...

LE NOTAIRE. — Pourquoi ne passeriez-vous pas commande immédiatement de tout le nécessaire ?

LE DOCTEUR, *hésitant.* — C'est que...

LE NOTAIRE. — Pourquoi risquer un retard dans la livraison de cet équipement alors que l'immeuble, lui, sera très vite prêt à le recevoir ?... Il n'y a pas à tergiverser, croyez-moi. *(A tous :)* Voilà ! Et si l'un de vous a besoin d'un renseignement quelconque, qu'il n'hésite pas à me le demander. Je suis là pour vous éclairer.

Tous remercient chaleureusement, puis s'apprêtent à partir. Atmosphère de fièvre joyeuse. Le Vicaire prend la main de miss Mabel.

LE VICAIRE. — Chère, chère miss Mabel ! je suis toujours aussi impuissant que tout à l'heure à exprimer ce que j'éprouve...

MISS MABEL, *grondeuse.* — Monsieur le vicaire ! Monsieur le vicaire ! j'ai défendu qu'on me remercie, *moi !*

LE VICAIRE. — Je sais, mais si je ne remercie pas quelqu'un, je vais éclater !

Tout le monde rit. Mrs. Wilson prend le bras de son mari.

MRS. WILSON. — Vous souvenez-vous, David ?... le soir où nous sommes rentrés de cette excursion que nous avions organisée avec miss Mabel, nous avons fait vœu, David et moi, d'économiser sou par sou pour acheter le terrain en question. David a renoncé à sa pipe et à sa bouteille de sherry mensuelle. Moi, j'ai renoncé à mes magazines et à mes pastilles de menthe...

LE VICAIRE. — Nous avons rogné sur le blanchissage : je suis parvenu à économiser un col par semaine en mettant le même trois jours de suite...

MRS. WILSON. — Evidemment, nous avions conscience du temps que cela prendrait. Pour arriver à nos deux mille livres il aurait fallu économiser un col par semaine pendant huit cent cinquante-sept ans !

LE VICAIRE. — Nous avions décidé aussi de réduire les notes d'électricité... Alors nous restions dans le noir le plus tard possible...

MRS. WILSON. — Mais de cela nous n'avons tiré aucun profit parce qu'un soir David s'est cogné la figure contre une porte et qu'il a cassé ses lunettes...

LE VICAIRE. — Nous avons également organisé une vente de dentelles belges. Malheureusement, le même jour, il y a eu la première du nouveau film d'Ingrid Bergman, et alors...

MRS. WILSON. — Alors, David a perdu dans cette affaire-là tout ce qu'il avait économisé sur quatre-vingt-trois cols...

LE VICAIRE. — Oui ! Ah ! il y avait de quoi se décourager d'être sale !... Parfois je me disais que tous ces petits sacrifices étaient vains et que nous ne parviendrions jamais à rien, jamais !... Dieu me pardonne ! j'ai désespéré de la Providence, et voilà qu'elle se manifeste !... Quelle leçon !... *(Brusquement pris de panique :)* Vous avez bien dit... ?

LE NOTAIRE. — Quarante mille livres.

LE VICAIRE. — Excusez-moi : je croyais avoir mal entendu !

MISS MABEL. — Vous prendrez bien une tasse de thé avant de partir, monsieur le vicaire ?

LE VICAIRE. — Oh ! non. Après toutes ces émotions, il faut que je sois prudent. Juste un biscuit et un verre de lait, ce soir, avant d'aller me coucher.

MRS. WILSON. — Il a raison. Ce n'est pas le moment de tomber malade. Nous avons trop de belles choses à faire. Au revoir, monsieur le notaire. Au revoir, miss Mabel. Viendrez-vous au patronage, demain soir ?

MISS MABEL. — Sûrement, voyons : je vous ai promis de vendre les programmes.

MRS. WILSON, *au Notaire.* — Nous avons une petite réunion demain — toujours au bénéfice de cette fameuse colonie de vacances, naturellement. Un monsieur, qui revient du Sud Tunisien, va nous raconter son voyage. Et il y aura des projections de lanterne magique.

LE VICAIRE. — C'est presque superflu, à présent !

LE NOTAIRE, *riant.* — Tout à fait, je crois.

LE VICAIRE. — Allons ! il est temps de nous sauver. Vous allez de notre côté, Peter ?

PETER. — C'est que... nous venons de faire le projet, Mary et moi, d'aller tout de suite visiter des maisons !

LE VICAIRE. — Bien sûr ! j'oubliais !... *(Il rit.)* Nous partons tous à la chasse !... A nous, les maisons ! A nous, les terrains !... *(Joyeusement :)* Adieu, mon cher maître.

Il sort, suivi de sa femme. Mary va vers miss Mabel.

MARY. — Au revoir, miss Mabel. *(Léger temps.)* Peter et moi, nous sommes en train de vivre un conte de fées. Tout semblait irréalisable... et voilà que...

MISS MABEL. — Je sais, ma chérie. *(Au Notaire :)* Elle a été élevée par sa tante, qui est aussi sa tutrice...

MARY. — Oui. Et elle estime qu'on n'a pas le droit de se marier lorsqu'on n'en a pas les moyens. L'ennuyeux, c'est que, de nos jours, les seules personnes dignes de se marier sont justement celles qui n'ont pas de moyens ! *(Elle rit.)* Mais maintenant je suis plus riche qu'elle !

LE NOTAIRE. — N'oubliez pas que la testataire vous ordonne d'avoir des enfants !

MARY, *inquiète.* — Est-ce que cela signifie que je n'hériterai pas avant d'en avoir un ?

LE NOTAIRE, *riant.* — Non. Non. Je plaisante.

Mrs. Fletcher a simplement exprimé l'espoir que vous aurez très vite une nombreuse famille.

MARY. — Ouf ! vous me rassurez ! Eh bien, on fera son possible, c'est promis, monsieur le notaire. *(Au Docteur :)* Et même, si vous vous dépêchez d'équiper votre maternité, docteur, c'est moi qui l'inaugurerai.

Peter salue miss Mabel et sort bras dessus, bras dessous avec Mary.

LE DOCTEUR, *à miss Mabel.* — Le moins que je puisse faire, en l'occurrence, est de vous donner une petite consultation gratuite. La voici dans toute sa simplicité : chère miss Mabel, il faut aller vous étendre et vous reposer avant le dîner.

MISS MABEL. — Mais je ne suis pas fatiguée !

LE DOCTEUR. — Vous le seriez demain.

MISS MABEL. — Bien. Bien. Je vous obéis. Mais j'insiste auparavant auprès de Me Anderson pour qu'il accepte de prendre quelque chose.

LE NOTAIRE. — Non, miss Mabel. Je vous en prie. Vous êtes la gentillesse même. Mais je rassemble mes dossiers et je m'éclipse. Je voudrais ne pas manquer le train de 6 heures.

MISS MABEL. — Un verre de whisky, alors ?

LE NOTAIRE. — Ah ! si vous me prenez par mon faible !...

MISS MABEL. — Je vous le fais apporter. Et laissez-moi vous dire une fois encore comme je vous suis reconnaissante. *(Au Docteur :)* Allons ! offrez-moi votre bras jusqu'à ma chambre, tyran !

Elle sort au bras du Docteur. Le Notaire classe ses papiers, puis les range dans sa serviette. Le Docteur revient.

LE NOTAIRE. — Eh bien, docteur, vous êtes heureux aussi, j'imagine ?

LE DOCTEUR. — Vous en doutez ?

LE NOTAIRE. — Non. Mais comme vous avez été le moins expansif de la bande...

LE DOCTEUR. — Je vais vous dire : c'est qu'en vérité je n'y crois pas encore.

LE NOTAIRE. — Alors, là, vous exagérez, mon cher.

LE DOCTEUR, *riant.* — Dites donc ! mais cela vous fiche par terre une nouvelle comme celle-là ! Vous êtes bon, vous ! On en reste médusé.

Elsie entre, portant un plateau garni d'une bouteille de whisky, d'une bouteille de soda, et de deux verres. Elle le pose sur la table et sort.

LE NOTAIRE. — C'est si pressé que ça, votre hôpital ?

LE DOCTEUR. — Plus que vous ne pouvez l'imaginer. Notre vieille petite ville est très pauvre, vous savez — pour ne pas dire misérable. Elle est coincée entre deux grands centres qui, ni l'un ni l'autre, ne consentent à s'occuper de nous. Dans les cas urgents je dépends d'un hôpital qui est à 10 kilomètres. 10 kilomètres de rues mal pavées, défoncées, dérapantes, encombrées de trafic : pour le malade, un cauchemar. Alors, vous comprenez : se dire que désormais on va pouvoir, grâce au legs de Mrs. Fletcher, épargner des souffrances à des milliers de gens, sauver des centaines de vies...

LE NOTAIRE. — Oui... je comprends... Il y a comme de la magie là-dedans.

LE DOCTEUR. — Cela posé, je ne crois pas un mot de ce qu'a raconté miss Mabel.

LE NOTAIRE. — A quel propos ?

LE DOCTEUR. — A propos de sa sœur.

LE NOTAIRE. — Elle n'était pas vraiment comme elle nous l'a dépeinte ?

LE DOCTEUR. — Elle ? *(Petit rire.)* Elle se moquait éperdument de notre ville, de la santé de ses habitants, de leurs mérites respectifs et du bonheur de ceux qu'elle a avantagés ! Telle que je la connaissais, je la vois, se mettant *discrètement* à observer nos efforts, à les admirer et décidant de récompenser les plus dignes ! C'est d'un comique puissant, croyez-moi sur parole. Car, jusqu'à la dernière minute, elle n'a su que mastiquer, remâcher, ruminer le fiel des mauvais sentiments qui la composaient tout entière.

LE NOTAIRE, *frappant sur sa serviette.* — Comment expliquez-vous ça, alors ?

LE DOCTEUR. — Oh ! C'est enfantin, mon cher. Au moins pour qui connaissait les deux sœurs. Sous la douceur et l'affabilité de ses manières, miss Mabel possède une volonté à toute épreuve, et... une... ténacité... oui... une ténacité comme on en voit peu. Alors, si vous voulez mon opinion, elle a patiemment attendu l'heure où Mrs. Fletcher a commencé de craindre pour ses jours. Et puis, à ce moment-là, elle a agité devant l'esprit de celle-ci la menace de la colère divine, des foudres de l'enfer, et cœtera, et cœtera. L'autre a pris peur, naturellement. Parce que, dans ces cas-là, on est prêt à se vouer à n'importe quoi, hein ? même au bien ! Et je mettrais ma main au feu, vous m'entendez, que miss Mabel a rédigé elle-même la liste des légataires avant de vous expédier sa sœur, congrûment chapitrée et tout emplie de la terreur sacro-sainte du Ciel !

LE NOTAIRE. — Je dois avouer que j'ai été fort surpris de sa lésinerie à l'égard de miss Mabel.

LE DOCTEUR, *s'exclamant.* — Pardi ! mais elle avait inventé cette vengeance-là ! *(Léger temps.)* Miss Mabel est la délicatesse même, alors elle maquille aujourd'hui la vérité pour nous la rendre aimable, mais enfin, mon cher, savez-vous bien qu'elle n'a que quelques livres par semaine pour vivre ?

LE NOTAIRE. — Vraiment ?

LE DOCTEUR. — Quoi qu'elle prétende, du reste, je veillerai moi-même, et de très près, à ce qu'elle ne manque jamais de rien. Et je suis certain que les autres m'y aideront... *(Un temps.)* Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de très émouvant, de très beau même, dans l'effort qu'elle fait pour créer autour de la mémoire de Mrs. Fletcher comme un halo de légende ? La légende de la sœur au cœur d'or que tous ont méconnue ?...

LE NOTAIRE. — Oui... *(Il est devant la cheminée. Il prend sur le dessus de celle-ci une photographie encadrée, qui est celle des deux sœurs l'une à côté de l'autre. Contemplant la photographie :)* C'est stupéfiant de se ressembler à ce degré-là !

LE DOCTEUR, *qui se penche sur l'épaule du notaire.* — Oui. Mais c'est surtout stupéfiant là-dessus. La photographie accentue la similitude... Forcément... Elles sont immobiles... Un peu figées... Leur figure est au repos... détendue... Mais dans le train quotidien de l'existence, lorsqu'on les voyait l'une à côté de l'autre, c'était plutôt ce qui les différenciait qui vous sautait d'abord aux yeux... N'est-ce pas... vous aperceviez deux visages dont les traits étaient absolument

identiques... Seulement... alors... l'expression ! mon cher, l'expression ! Celle d'un ange chez l'une. Et chez l'autre !... *(Un temps.)* D'ailleurs vous avez connu suffisamment Mrs. Fletcher pour l'avoir remarqué ?

LE NOTAIRE. — Mais non, figurez-vous. Je n'ai rencontré Mrs. Fletcher que deux fois : la première, il y a dix ans, lorsqu'elle s'est présentée dans mon étude avec une lettre d'introduction de mon correspondant de Melbourne, pour me prier de m'occuper de ses intérêts ; la seconde, il y a huit jours, lorsque, après m'avoir téléphoné, elle est venue chez moi me dicter son testament. Elle ne m'avait même jamais dit que sa sœur et elle étaient jumelles. Et tout à l'heure, au moment où miss Mabel est entrée dans cette pièce, j'en ai eu comme un petit froid dans le dos !... Je vous assure, je ne plaisante pas... J'avais l'impression que la morte était sortie de son tombeau pour me faire une blague !... Je sais que les jumeaux se ressemblent parfois d'une manière hallucinante, mais au point d'avoir exactement au *même* endroit la *même* marque de naissance !...

LE DOCTEUR. — Quelle marque de naissance ?

LE NOTAIRE. — Vous savez bien... ce... ce grain de beauté sur la joue gauche...

LE DOCTEUR. — Ah ! non. Il n'y a que miss Mabel qui ait un grain de beauté sur la joue...

LE NOTAIRE. — Pas du tout. Mrs. Fletcher aussi en avait un. J'en suis certain : je l'ai remarqué à l'instant où elle se penchait sur mon bureau l'autre jour pour signer son testament.

LE DOCTEUR. — Vous l'avez imaginé, allons !

LE NOTAIRE. — Pourquoi diable voulez-vous que j'imagine une chose comme celle-là ?

Il y a un silence. Le Docteur paraît mal à l'aise. Il sort de sa poche un carnet de rendez-vous.

LE DOCTEUR. — *Quand* dites-vous que Mrs. Fletcher est venue à votre cabinet pour faire son testament ?

LE NOTAIRE. — Juste une semaine aujourd'hui. Exactement : vendredi dernier, à 3 heures.

Le Docteur tourne les pages de son agenda. Il regarde le Notaire avec incrédulité.

LE DOCTEUR. — Vous êtes *sûr* de ne pas vous tromper ?

LE NOTAIRE. — Absolument sûr. Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous trouble, tout d'un coup ?

LE DOCTEUR. — Ce qui me trouble, monsieur le notaire, ceci : vendredi dernier, au début de l'après-midi, Mrs. Fletcher m'a téléphoné qu'elle avait pris froid et qu'elle ne se sentait pas bien. Quand je suis arrivé ici à 3 heures, elle était assise là, dans ce fauteuil.

Ils se regardent.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Le lendemain après-midi. Le bureau du Vicaire. C'est une pièce où tout est vieux, triste, laid. Ameublement hétéroclite. Des sièges de cuir usé, un canapé de velours râpé, une table sur laquelle règne un grand désordre de livres et de papiers, un fauteuil tournant. Sur la cheminée, qui est affreuse, des bibelots d'un goût douteux. Des rayons de livres en mauvais état et mal rangés. On respire de la poussière. Ça sent le pauvre. Par la fenêtre on aperçoit un mur qui étouffe le jardin et le haut des maisons voisines, serrées les unes contre les autres. Seule note claire et gaie dans cet ensemble : posée sur le bureau, bien en vue, la maquette construite d'une maison de vacances pour les enfants.

Au lever du rideau le Vicaire, Peter Barlow, le docteur Harrison et le Notaire sont en scène.

LE NOTAIRE, *dont l'embarras fait peine à voir.* — ... Bref... euh !... oui ! Bref... je suis dans l'obligation... dans la pénible... dans la très pénible... obligation... de vous informer... que le testament dont je vous ai donné lecture hier après-midi... n'est pas valable...

PETER. — Quoi ?

LE NOTAIRE. — C'est un faux.

LE VICAIRE, *rajustant ses lunettes.* — Vous dites ?

LE NOTAIRE, *qui, après avoir sorti son mouchoir, s'en essuie le front et le cou.* — Devant l'évidence, nous avons d'abord voulu, le docteur Harrison et moi, vous envoyer tous chercher. Et puis nous avons pensé qu'il était impossible de nous réunir de nouveau dans la maison de miss Mabel : nous n'aurions pas eu la liberté d'y causer à notre aise.

PETER. — Pourquoi donc ?

LE NOTAIRE. — Et aussi, *et surtout,* il m'est apparu qu'avant de vous revoir je *me* et je *vous* devais de prendre un peu de temps... pour examiner... de sang-froid... la situation.

PETER. — Mais quelle situation ?

LE NOTAIRE. — La situation où nous placent le... la... les agissements de... miss Mabel.

PETER. — De miss Mabel ?

LE VICAIRE, *que le mot a choqué.* — Les *agissements,* monsieur le notaire ? Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que cette expression...

LE NOTAIRE. — Si.

LE VICAIRE, *scandalisé.* — Ah ! mais, pardon !...

PETER. — Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

LE VICAIRE. — Oui ?

LE NOTAIRE. — Je veux dire que la personne qui s'est présentée à mon étude la semaine passée sous le nom de Mrs. Fletcher et qui à ce titre m'y a dicté ses dernières volontés n'était autre que miss Mabel.

LE VICAIRE. — Comment ?

PETER. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LE NOTAIRE. — Une histoire extravagante, je vous le concède volontiers. Le docteur Harrison et moi, nous avons d'abord réagi comme vous : dans la stupéfaction, dans l'incrédulité. Et puis il a bien fallu l'admettre. C'est ainsi, c'est ainsi. Je n'y puis rien. Miss Mabel s'est fait passer pour sa sœur. Voilà. Je n'avais pas vu Mrs. Fletcher depuis dix ans. Elle m'avait toujours donné ses instructions par correspondance. Mais, même si je l'avais rencontrée plus souvent, la ressemblance entre les deux sœurs était telle que je serais encore excusable de m'être laissé duper.

LE VICAIRE, *indigné.* — Duper ? Monsieur le notaire, il y a plus de vingt ans que je suis l'ami de miss Mabel. Et je ne connais personne qui mérite autant qu'elle l'estime et le respect.

LE NOTAIRE. — Peut-être, mais...

LE VICAIRE. — Sachez que je la tiens pour totalement incapable de la moindre indélicatesse à l'égard de qui que ce soit.

LE NOTAIRE. — Je...

LE VICAIRE, *continuant.* — En pensée comme en acte.

LE NOTAIRE. — Je vous répète...

LE VICAIRE, *lancé.* — Non, monsieur le notaire. Non. Vous ne répéterez rien. Car si vous avez l'intention, ici, *devant moi, chez moi,* de persister dans cette attitude, je refuserai, *moi,* de vous entendre plus longtemps et je vous demanderai même, à mon grand regret, de bien vouloir vous retirer.

PETER. — Bravo ! Parfaitement.

LE DOCTEUR. — Allons ! Allons ! Calmez-vous, mon révérend. Je vous en prie.

LE NOTAIRE, *qui transpire abondamment.* — Remarquez bien que je ne crois pas un instant qu'elle se soit rendu compte de la gravité de son acte...

LE VICAIRE. — Et moi, je ne crois pas un instant qu'elle l'ait commis. Je ne le croirai jamais.

PETER. — Moi non plus.

LE NOTAIRE. — Il n'empêche...

PETER. — Vous faites erreur, quoi ! Ça arrive à des gens très bien.

LE NOTAIRE, *ferme.* — Je ne fais pas erreur. Je le voudrais. Du fond du cœur. Pour tout le monde. Mais je ne fais pas erreur.

LE VICAIRE. — Oh !

PETER. — Alors, sur quoi vous appuyez-vous pour formuler une accusation pareille ? Parce qu'enfin, c'est très joli, tout ça...

LE NOTAIRE. — Si vous me laissiez parler...

LE DOCTEUR. — Mais oui, Peter. Laissez donc parler Me Anderson.

PETER. — Bon. Bon. Ça va. Allez-y !

LE NOTAIRE. — La dame que j'ai reçue dans mon cabinet avait une tache de naissance... une... espèce de grain de beauté, si vous préférez... sur la joue gauche...

PETER. — Eh bien ?

LE DOCTEUR, *simplement.* — Mrs. Fletcher n'en avait pas, mon vieux.

PETER. — Vous êtes sûr ?

LE DOCTEUR. — Oui.

LE VICAIRE. — Et c'est tout ?

LE NOTAIRE. — Non.

PETER. — Attendez. Attendez. Procédons par ordre, voulez-vous. Dans tout acte il faut rechercher la raison ou le but...

LE DOCTEUR. — Oui, Peter. Bien sûr. Et vous pensez bien que nous nous sommes déjà posé la question...

PETER. — Alors ?

LE NOTAIRE. — Nous n'y avons d'ailleurs pas répondu...

PETER, *triomphant.* — Ah !

LE DOCTEUR. — Ou plutôt, nous n'y avons répondu que par une hypothèse...

PETER. — Laquelle ?

LE NOTAIRE. — Mais qui nous paraît vraisemblable...

PETER. — Laquelle ? Laquelle ? Dites.

LE NOTAIRE. — C'est que miss Mabel, qui avait souffert toute sa vie d'être pauvre — non pour elle-même, mais à cause de tous ceux qu'elle désirait aider — avait probablement placé tous ses espoirs dans la fortune de sa sœur lorsqu'elle a vu celle-ci s'installer auprès d'elle...

PETER. — Joli placement !

LE NOTAIRE. — Comme vous dites ! Mr. Barlow. Du coup, il lui a fallu reporter la réalisation de ses projets à plus tard, au... au décès de Mrs. Fletcher. Qu'elle ait essayé d'obtenir d'elle un testament conforme à ses vœux, nous n'avons pas le droit d'en douter. Mais elle a dû y échouer aussi. Et c'est alors qu'obsédée par l'idée que sa sœur pourrait disparaître sans avoir pris de dispositions testamentaires...

PETER. — Pardon ! Pardon ! Dans ce cas, miss Mabel, seule parente de Mrs. Fletcher, héritait légalement de sa fortune et elle en disposait à son gré ?

LE NOTAIRE. — A condition de lui survivre !

PETER. — Naturellement. Vous en avez de bonnes !

LE NOTAIRE. — Oui, mais supposez que Mrs. Fletcher soit morte sans testament ? Tout allait à la Couronne. Et miss Mabel l'avait si bien compris qu'elle nous l'a dit elle-même. Ce qui fait qu'en un sens elle nous a dit la vérité.

LE VICAIRE. — Miss Mabel dit toujours la vérité.

LE NOTAIRE. — Non. Non. Pas toujours. Et pas toute. Car hier elle s'est bien gardée de nous avouer que, n'ayant pu convaincre sa sœur de se transformer en bienfaitrice, elle avait décidé de prendre sa place et de le faire en son nom.

PETER. — Mais c'est absurde ! Mais ça ne tient pas debout !

LE VICAIRE, *approuvant.* — Voyons !

LE NOTAIRE. — Et pourquoi ?

PETER. — Mais parce que, si cette idée... délirante lui avait seulement traversé la cervelle, elle aurait immédiatement pensé que, tôt ou tard, sa sœur découvrirait le pot aux roses ! Ou vous !

LE NOTAIRE. — Ce n'est pas aussi sûr que ça.

PETER. — Allons donc !

LE NOTAIRE. — Vous oubliez que rien ne pouvait lui laisser deviner à quel point la disparition de Mrs. Fletcher était proche. Elle a misé sur les chances qu'avait sa sœur de vivre encore longtemps, sur la négligence plus ou moins volontaire qu'elle apportait à mettre ses affaires en ordre, et, par conséquent, sur l'ignorance qu'elle garderait de ce faux testament. Quant à moi !... Le décès survenait dans un an — un an : pas davantage ! — et il y avait une chance sur mille pour que je me

rappelle cette marque sur la joue !... Non, non... elle n'avait pas si mal dressé ses batteries, croyez-moi.

PETER, *ironique.* — Elle les avait même si bien dressées qu'elle n'a pas pensé à maquiller le seul signe distinctif qui risquait de la trahir ! Cette tache de naissance, oui. Vous vous rendez compte !

Il regarde le Vicaire, qui approuve et hausse les épaules.

LE NOTAIRE. — Comment vouliez-vous qu'elle la maquille ?

PETER. — Oh ! je n'en sais rien, moi ! Vous êtes formidable.

LE NOTAIRE. — Vous voyez bien !

PETER. — Mais n'importe comment ! Avec un morceau de sparadrap, comme si elle s'était coupée !

LE NOTAIRE. — En se rasant, peut-être ?

PETER. — Ou comme si elle avait un bouton ! Oh ! là, là !

LE NOTAIRE. — Eh bien, il faut croire qu'elle n'y a pas songé, que voulez-vous. On ne songe pas à tout.

PETER. — Ah ! vraiment ? Et si cette histoire de grain de beauté n'était qu'un piège, justement, où vous seriez allé donner tête baissée ? Vous ! Parfaitement !

LE NOTAIRE, *surpris.* — Un piège ?

PETER. — Oui. Un piège de cette vieille garce de Mrs. Fletcher, qui était toujours prête à n'importe quelle saloperie... pardon ! mon révérend.

LE NOTAIRE. — Je ne comprends pas.

LE DOCTEUR. — Moi non plus.

PETER. — C'est pourtant bien simple, sapristi ! Je la vois d'ici, moi : solitaire, abandonnée, cuvant son dépit de la préférence que tout le monde accordait à sa sœur, son mépris pour les habitants de notre ville, sa rage à l'idée qu'une fois en possession de son argent miss Mabel ne manquerait pas de les en faire profiter, et préparant tranquillement sa sale petite revanche pour que, le moment venu, sa sœur, accusée d'avoir commis un faux, soit déshonorée... Le genre araignée, quoi ! Ça lui va comme un gant.

LE NOTAIRE, *sceptique.* — Et elle se serait collé une petite tache noire sur la joue pour me faire croire qu'elle était miss Mabel essayant de se faire passer pour elle ?

PETER. — Mais oui ! Précisément. Et vous avez marché comme elle l'avait espéré.

LE VICAIRE, *sincère.* — Très bien, Peter. C'est remarquablement raisonné ce que vous avez trouvé là.

Geste de modestie de Peter.

LE NOTAIRE. — Il n'y a malheureusement pas que ce grain de beauté...

PETER. — Ah ?

LE NOTAIRE. — Je ne suis pas assez stupide pour porter contre qui que ce soit, et *a fortiori* contre miss Mabel, une accusation de cette gravité sur un indice aussi faible. Autrement dit sans preuve.

PETER. — Vous avez des preuves ?

LE NOTAIRE. — Je n'en ai qu'une, Mr. Barlow, mais elle est décisive : au jour, à l'heure — *à l'heure,* vous m'entendez bien ? — où je pensais avoir devant moi Mrs. Fletcher dans mon cabinet, à Londres, elle se trouvait en réalité chez elle, à Redfield, et elle y consultait le docteur Harrison qu'elle venait d'appeler par téléphone. C'est le docteur lui-même qui me l'a appris.

Le Vicaire et Peter se tournent d'un même mouvement vers le docteur. Geste d'aveu de celui-ci.

LE VICAIRE, *effondré, à mi-voix.* — Est-ce possible !...

LE NOTAIRE, *sarcastique.* — A moins que nous ne supposions, bien entendu, que miss Mabel se faisait passer pour sa sœur aux yeux du docteur Harrison dans son salon tandis que Mrs. Fletcher se faisait passer pour elle dans mon étude !

Le Vicaire, accablé, répète à voix basse : « Est-ce possible !... Est-ce possible !... »

PETER, *agressif, au Notaire.* — Nom d'une pipe ! vous ne pouviez pas nous raconter ça plus tôt ?

LE NOTAIRE. — Vous ne m'en avez pas laissé le temps, Mr. Barlow.

Un silence assez lourd, puis :

PETER. — Bien. Alors ? Conclusion ?

LE NOTAIRE. — A mon avis, éviter avant tout de fournir un aliment quelconque à la rumeur publique. Donc faire le silence le plus absolu sur l'existence de ce testament. Vous n'en avez encore parlé à personne, j'espère ?

LE VICAIRE. — Non. Je comptais en informer demain soir le Conseil de la Paroisse... *(piteux :)* que j'ai convoqué tout exprès...

LE NOTAIRE. — Il faudra décommander votre réunion, monsieur le vicaire. *(A Peter :)* Et vous ?

PETER. — Moi, j'ai envoyé ma démission à la banque. J'ai dit que j'avais hérité, mais je n'ai pas dit de qui.

LE NOTAIRE. — Je regrette — pour vous — que vous ayez agi avec une telle précipitation. Vous devriez d'ailleurs vous méfier un peu plus de vous-même, Mr. Barlow : il y a chez vous une tendance fâcheuse à l'impulsivité.

PETER, *hors de lui.* — Mais, nom d'un chien ! quand un homme, dont c'est le métier d'être notaire, vous annonce ce que vous m'avez annoncé hier soir, on le croit, que diable ! on le croit !...

LE DOCTEUR, *essayant de calmer Peter.* — Tt ! Tt ! Tt !

LE NOTAIRE, *à Peter.* — Hum !... Oui... Euh !... Et... Et à part votre banque ?

PETER. — Ma famille, naturellement. — Et ma fiancée, la sienne.

LE NOTAIRE. — C'est tout ?

PETER. — Oui. Je n'ai pas téléphoné aux journaux. Mais il s'en est fallu d'un rien.

LE NOTAIRE. — C'est toujours ça !

Léger temps.

PETER, *se ravisant brusquement.* — Ah !... Attendez !

LE NOTAIRE, *alarmé.* — Quoi ? Vous avez vu un journaliste ?

PETER. — Non... Rien... Ce n'est rien...

LE NOTAIRE. — Mais encore ?

PETER. — Rien, je vous dis. Ne vous inquiétez pas. Hier, en vous quittant, nous sommes allés, Mary et moi, chez le colonel Watson. Sa villa nous avait toujours fait béer d'admiration, n'est-ce pas, et... et... nous savions qu'il désirait la vendre... Alors nous nous sommes mis d'accord avec lui. Voilà. C'est tout.

LE NOTAIRE. — Et vous ne ?...

PETER. — Non. Non. Evidemment, il n'en revenait pas..., il nous a posé des tas de questions... Mais nous nous sommes amusés à faire les mystérieux... et nous n'avons pas parlé de l'héritage. J'en suis sûr maintenant.

Un temps.

LE VICAIRE, *timidement.* — Heu !... A ce propos... moi aussi, je...

LE NOTAIRE. — Quoi donc, monsieur le vicaire ?

LE VICAIRE. — J'ai... euh !... en revenant de chez miss Mabel, j'ai... j'ai téléphoné au propriétaire du... de ce terrain... vous savez... et je... je lui ai engagé ma parole... mais...

LE NOTAIRE. — Vous avez fait allusion au testament ?

LE VICAIRE. — Non.

LE NOTAIRE, *sans réfléchir.* — Parfait.

LE VICAIRE, *tristement.* — Parfait, oui. *(Un temps. Il contemple la maquette.)* Quand vous êtes arrivé avec le docteur tout à l'heure, Peter venait justement de m'apporter cette maquette et nous étions en train de l'examiner ensemble...

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que c'est ?

LE VICAIRE. — Une belle maison de vacances pour nos enfants, docteur... Peter s'est amusé à inventer et à construire ça en secret pendant des semaines... Il voulait l'exposer en ville, dans une vitrine, pour exciter un peu l'intérêt des gens et nous obtenir quelques souscriptions... Regardez... C'était exactement ce qu'il fallait à nos petits... Un projet remarquable, vraiment... Remarquable... Ce qui me plaisait le plus là-dedans, voyez-vous, c'était l'idée de ces deux grandes terrasses au soleil... là !...

Il secoue la tête et s'écarte. Un silence.

LE NOTAIRE. — Si je ne me trompe, il ne nous reste à joindre que le jardinier ?

PETER. — Oui.

LE DOCTEUR. — Il doit travailler chez Mrs. Shirley aujourd'hui.

LE NOTAIRE. — Est-ce que cela vous dérangerait de l'envoyer chercher, monsieur le vicaire ?

Le vicaire fait un signe d'acquiescement et sort. Un long silence.

PETER. — S'il se confirme que tout cela est vrai...

LE NOTAIRE. — Oui ?

PETER. — On en fera quoi de ce testament ?

LE NOTAIRE. — On le déclarera nul et non avenu.

PETER. — Autrement dit, ce sera très exactement comme s'il n'avait jamais été rédigé ?

LE NOTAIRE. — Oui.

PETER. — Mrs. Fletcher sera donc considérée comme étant morte sans testament ?

LE NOTAIRE. — Oui.

PETER. — Dans ce cas c'est miss Mabel qui hérite de tout ?

LE NOTAIRE. — Oui.

PETER. — Et rien ne l'empêche, elle, de faire un testament dans lequel elle disposera des fonds à son gré ?

LE NOTAIRE. — En principe, rien.

PETER. — Eh bien, alors ?... Tout s'arrange, monsieur le notaire ! Tout s'arrange !

LE NOTAIRE. — Il n'y a qu'une chose qui ne s'arrangera pas, Mr. Barlow.

PETER. — Quoi donc ?

LE NOTAIRE. — Le crime de faux en écritures privées pour lequel...

PETER. — Oh ! je vous en prie : ne me faites pas rigoler ! Le crime !...

LE NOTAIRE. — Vous pouvez « rigoler », Mr. Barlow, vous pouvez « rigoler », si vous en avez envie. Il n'en est pas moins vrai que la loi le qualifie ainsi et qu'elle se montre à son égard extrêmement rigoureuse.

Mouvement du Docteur.

PETER. — Allons, allons ! Si on fait un faux dans le but de dépouiller quelqu'un, je ne dis pas !... Mais si, comme miss Mabel, on le fait pour se dépouiller soi-même...

LE NOTAIRE. — Ce sont là des à-côté de la question...

PETER. — Ah ! vous trouvez !

LE NOTAIRE. — Comment voulez-vous que la loi prévoie un cas pareil ?

PETER. — Je n'en sais rien, mais elle a tort.

LE NOTAIRE. — Tort ou raison, il n'empêche...

PETER. — Quoi ? Vous n'allez tout de même pas inquiéter miss Mabel ?

LE NOTAIRE. — Cela ne dépend pas de moi, Mr. Barlow.

PETER. — Et de qui, alors ? Vous n'avez qu'à déchirer ce sacré nom de Dieu de testament !... Oh ! pardon, mon révérend ! *(S'apercevant de l'absence du Vicaire :)* Ah ! il n'est pas là, c'est vrai !

LE NOTAIRE. — Moi ? Vous voulez que...

PETER. — Eh bien, vous ! Oui, naturellement ! Vous le déchirez. On n'en parle plus. Et tout est oublié. En voilà une affaire ! Miss Mabel s'est laissé entraîner par sa générosité, rien d'autre. Et vous le savez très bien : vous l'avez reconnu vous-même tout à l'heure. C'est à elle-même, et à elle seule qu'elle a porté préjudice...

LE NOTAIRE. — Cela ne modifie pas le fait qu'elle a commis un faux et que nous en avons tous connaissance. Vous avez parfaitement le droit, vous, Mr. Barlow, de lui accorder, comment dirai-je ?... une... amnistie morale. Dans mon for intérieur, je la lui accorde aussi, d'ailleurs. Mais, en dehors de ça, je suis, moi, l'homme d'une certaine profession qui comporte, plus que toute autre peut-être, des règles, des obligations et une conscience professionnelles très strictes. Un notaire qui consentirait à détruire un faux pour permettre au faussaire d'échapper à la loi serait, si on venait à l'apprendre, immédiatement passible des peines le plus dures et les plus infamantes.

PETER. — Si on l'apprenait, oui, peut-être. Mais qui le saura ? Vous n'imaginez pas que l'un de nous ira vous dénoncer, par hasard ?

LE NOTAIRE. — Mr. Barlow, vous êtes un jeune homme extrêmement sympathique, mais vous ne réfléchissez pas assez, je vous l'ai déjà dit. Lorsque miss Mabel a apposé cette fausse signature au bas du testament, elle l'a fait en présence de mon premier et de mon second clerc, qui nous ont servi de témoins et qui ont ajouté leur propre signature à la sienne.

PETER. — Ah ?

LE NOTAIRE. — Oui... Vous l'aviez oublié... Si donc j'acceptais d'anéantir ce document, ils ne pourraient manquer de s'en apercevoir. Il faudrait alors que je leur demande de se taire, autrement

dit de devenir mes complices. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de la situation dans laquelle je les mettrais, tant vis-à-vis de moi-même que vis-à-vis de la justice !

Un temps.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce qu'on peut faire, alors ?

LE NOTAIRE. — En dépit du chagrin que j'en éprouverai, il n'y a, hélas ! qu'une seule chose à faire : c'est de transmettre le dossier au procureur.

Le Vicaire est revenu sur les derniers mots du Notaire. En les entendant, il tressaille de frayeur.

LE VICAIRE. — J'ai demandé à un gamin d'aller chercher Watkins.

LE NOTAIRE. — Merci.

Silence.

LE DOCTEUR, *au Notaire.* — Dites-moi... Si vous transmettez le dossier...

LE NOTAIRE. — Oui ?

LE DOCTEUR. — Cela signifie qu'on va arrêter miss Mabel ?

LE NOTAIRE. — Pas forcément, non.

LE DOCTEUR. — Enfin, c'est plus que probable ?

LE NOTAIRE. — Oui.

LE DOCTEUR. — Et où passera-t-elle ? Aux Assises ?

LE NOTAIRE. — Oui.

LE VICAIRE, *atterré.* — Aux Assises !

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce qu'elle risque ?

LE NOTAIRE. — Si les jurés lui accordent le bénéfice des circonstances atténuantes — ce qui est hors de doute — on lui appliquera le minimum de la peine.

PETER. — C'est-à-dire ?

LE NOTAIRE. — Six mois de prison.

PETER, *exclamation violente.* — Six mois de prison !... Eh bien, vous, au moins, vous pourrez être fier de vous !

LE DOCTEUR. — Peter !

PETER. — Ah ! non, mon vieux, je suis dégoûté, qu'est-ce que vous voulez !

LE DOCTEUR. — Bien entendu, nous serons convoqués comme témoins ?

LE NOTAIRE. — Vous, en tout cas. Vous êtes la base de l'accusation.

LE DOCTEUR, *avec amertume.* — Charmant !

PETER. — Et les autres ?

LE NOTAIRE. — Les autres, ce n'est pas sûr. Ils n'ont assisté à rien.

LE DOCTEUR, *soulignant ce qu'il dit.* — Ainsi, c'est à cause de ce que je déclarerai qu'une femme âgée, coupable seulement d'avoir voulu nous combler, nous et les pauvres, de ses bienfaits, serait condamnée à de la prison ?

PETER. — C'est un monde !

LE DOCTEUR. — Eh bien, voulez-vous que je vous dise, monsieur le notaire ? Si la ville entière ne se rassemblait pas à la sortie de l'audience pour m'assommer à coups de pavés, c'est qu'il n'y aurait plus de justice !

LE NOTAIRE. — Rien dans ce que vous déclarerez au procès ne peut inciter un esprit raisonnable à réagir de la sorte.

LE DOCTEUR. — Si vous croyez encore que la foule est raisonnable, vous vous trompez, monsieur le notaire. Elle se laisse conduire par son instinct, la foule. Et dans ce cas-là je serai le premier à lui donner raison.

Un temps.

LE NOTAIRE, *qui commence à perdre pied.* — Nous prendrons le meilleur avocat de Londres...

PETER. — Et après ? Et après ?

LE NOTAIRE. — Je vous affirme qu'il ne se trouvera pas un juré, pas un magistrat pour éprouver à l'égard de miss Mabel un autre sentiment que de la sympathie.

PETER. — Y compris le procureur ?... On dirait que vous ne connaissez pas ces types-là ! Il la traînera dans la boue, oui ! Et miss Mabel n'y survivra pas, c'est moi qui vous le garantis.

LE NOTAIRE. — Si vous avez une autre solution à nous proposer, j'en serai très heureux, Mr. Barlow.

PETER. — Ce sont vos deux clercs qui vous font peur ?

LE NOTAIRE. — Ils ne me font pas peur. Je vous l'ai déjà expliqué : je n'ai pas le droit de...

PETER, *l'interrompant.* — Oui. Bon. C'est entendu. Mais est-ce qu'il n'existe pas un moyen de les laisser en dehors de tout cela ?

LE NOTAIRE. — Aucun. Ils ont contresigné un testament dont ils connaissent toutes les clauses. Ils savent que Mrs. Fletcher m'a désigné comme exécuteur testamentaire. Ils savent que Mrs. Fletcher est morte.

Silence.

LE DOCTEUR. — Encore une question, monsieur le notaire.

LE NOTAIRE. — Mais je vous en prie.

LE DOCTEUR. — Si, hier soir, au moment où vous vous étonniez de la présence de ce maudit grain de beauté sur la joue *des deux* jumelles, j'avais eu le bon instinct de me taire ou de vous répondre tout bêtement : « Mmm ! Mmm ! Fantastique, n'est-ce pas ?... » vous n'auriez pas conçu de soupçon ?

LE NOTAIRE. — Pas le moindre. J'en étais à cent lieues.

LE DOCTEUR. — Bien ! Du coup les choses allaient leur train, vous faisiez valider le testament et tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes ?

LE NOTAIRE. — Ah ! non. Pas pour moi.

LE DOCTEUR. — Comment ça ?

LE NOTAIRE. — Pour moi le meilleur des mondes n'est pas celui où un notaire se prête à la validation d'un faux. Je regrette !

LE DOCTEUR. — Vous ne vous y prêtiez pas : vous en ignoriez tout !

LE NOTAIRE, *acquiesçant.* — C'est juste.

LE DOCTEUR. — Alors, monsieur le notaire, la cause est enterrée.

LE NOTAIRE. — Je ne comprends pas.

LE DOCTEUR. — C'est pourtant clair.

LE NOTAIRE. — Ou, plutôt, je ne *veux* pas comprendre.

LE DOCTEUR. — Eh bien, veuillez, monsieur le notaire ! Veuillez !

LE NOTAIRE. — Voyons ! voyons ! Ce n'est pas possible ! Vous n'allez pas nier que vous avez rendu visite à Mrs. Fletcher le jour où je la croyais chez moi ?

LE DOCTEUR. — Si, monsieur le notaire. Et plutôt deux fois qu'une.

PETER. — Bravo, docteur !

LE NOTAIRE. — Oh ! Oh !

LE DOCTEUR, *très ferme.* — Mrs. Fletcher vivrait encore, notre devoir serait sans doute de la mettre au courant. Elle aurait laissé des enfants, la question ne se poserait pas non plus. Mais personne ne subira le moindre dommage si la fortune de Mrs. Fletcher, qui légalement devait aller à sa sœur, profite, selon la volonté formelle de celle-ci, à des œuvres et à des gens qui en sont singulièrement dignes.

LE NOTAIRE. — Mais...

LE DOCTEUR. — C'est seulement pour notre bien que miss Mabel a assumé, il y a huit jours, une responsabilité lourde de conséquences. Lui intenter aujourd'hui un procès au nom d'un vain respect de la loi serait d'une inqualifiable cruauté. Et si vous le déclenchez malgré nous, ce procès, je vous le déclare tout net : ne comptez plus sur moi pour aller dire quoi que ce soit à la barre qui risque de l'envoyer en prison !

PETER. — Bravo ! Bravo ! Bravo !

LE NOTAIRE. — Ainsi vous vous parjureriez ?

LE DOCTEUR. — Je ne vois pas en quoi : je n'ai pas prononcé de serment ! Mettons que j'ai affirmé quelque chose sans l'avoir vérifié et puis... que je me suis aperçu que je m'étais trompé !... C'est assez courant, il me semble.

LE NOTAIRE. — Vous me placez dans une position...

PETER. — Mais pas du tout !

LE NOTAIRE. — Ah ! permettez !

PETER, *furieux.* — Mais, tonnerre de D..., pardon, mon révérend.

LE NOTAIRE. — Vos jurons ne changeront rien à rien, Mr. Barlow. — Le docteur Harrison est prêt à faire le nécessaire pour sauver miss Mabel, parce que sa conscience professionnelle de médecin n'y est pas engagée... *(Au Docteur :)* Mais, à mon tour de vous poser une question, docteur. Vous vous trouveriez devant la victime d'un homicide par imprudence, les parents du responsable vous supplieraient de vous taire, est-ce que vous accepteriez ?

LE DOCTEUR. — Naturellement pas.

LE NOTAIRE. — Pour quelle raison ? Parce que votre honneur de médecin serait en cause et que cette considération-là se suffit à elle-même ?

LE DOCTEUR. — Oui.

LE NOTAIRE. — Alors pourquoi me demandez-vous de dissimuler un faux, qui s'est commis chez moi, sous mes yeux, et dans lequel je suis, par conséquent, professionnellement compromis ?

Un temps.

PETER. — Somme toute, vous tenez beaucoup à expédier miss Mabel en prison ?

LE DOCTEUR. — Non, vous n'avez pas le droit de dire cela, Peter.

PETER. — Très bien. Très bien. Je le retire. Seulement laissez-moi vous faire remarquer dans quel guêpier vous allez vous fourrer : si vous alertez la police ou le procureur, enfin... je ne sais pas... qui vous voudrez de cet acabit... vous serez obligé, pour que votre dénonciation tienne sur ses pattes, de leur rapporter ce que le docteur Harrison vous a appris hier soir ?

LE NOTAIRE. — Evidemment.

PETER. — Nous sommes bien d'accord. Nous allons donc tous devant la Cour, et là le docteur nie froidement qu'il vous a jamais tenu des propos de ce genre... Vous aurez bonne mine, non ?

LE NOTAIRE. — Ne vous occupez pas de ma mine, voulez-vous ? Cela ne regarde que moi. Du reste, si le docteur nie à l'instruction les paroles que je lui attribue, il n'y a aucune chance pour que l'affaire vienne devant la Cour. La vérité s'opposera au mensonge, mais ce sera le mensonge qui aura gain de cause.

LE DOCTEUR. — Tant mieux !

LE NOTAIRE. — C'est affaire de point de vue.

LE DOCTEUR. — Sans doute, mais il est des circonstances comme celles-ci où un bon mensonge bien propre et qui prévient l'irréparable sert plus la dignité humaine qu'une vérité mesquine... qu'une vérité de myope.

LE NOTAIRE. — De myope... De myope...

Un temps.

PETER, *qui n'a pas la victoire généreuse.* — Consolez-vous. Il vous reste le grain de beauté.

LE NOTAIRE. — Oh ! je vous en prie !

PETER. — Il est vrai qu'on pourra toujours vous répondre que vous n'aviez pas vos lunettes et qu'en réalité c'était un moucheron !

LE VICAIRE, *très sincère dans sa naïveté.* — Mais oui ! Mais oui ! Pourquoi ne pas convenir que c'était un moucheron ? A cette époque-ci de l'année nous en sommes littéralement infestés. Ils sortent du lierre. Et, croyez-moi : lorsque je suis là, le soir, à écrire mon sermon et qu'ils viennent tournoyer tout autour de ma lampe, personne ne peut avoir plus de grains de beauté que moi sur le visage !

Sourires. Un temps.

LE DOCTEUR, *au Notaire.* — Alors, que décidez-vous ?

LE NOTAIRE. — Vous ne me laissez pas le choix.

PETER, *ravi.* — Vrai ?

LE NOTAIRE. — Une dernière fois, docteur : vous affirmez ici, devant témoins, que vous n'avez pas tenu hier soir chez miss Mabel les propos que je *croyais* avoir entendus ?

LE DOCTEUR. — Je l'affirme. *(Souriant :)* Vous devez être sujet aux hallucinations auditives. Ce sont des troubles très fréquents chez les hommes de votre âge, mais sans gravité aucune, et un peu de repos...

LE NOTAIRE. — J'y songerai. Merci.

LE DOCTEUR. — Je vous ai donc simplement souhaité bonne nuit et je suis rentré chez moi.

LE NOTAIRE. — Vous êtes prêt à le jurer ?

LE DOCTEUR. — N'importe où et à n'importe qui.

LE NOTAIRE, *avec un soupir de délivrance.* — Dans ces conditions, me voici désormais en paix avec ma conscience.

PETER. — Ah ! enfin !

LE NOTAIRE, *rectifiant.* — Avec ma conscience d'homme ! Car pour ce qui est de ma conscience professionnelle, elle ne sera plus jamais en paix avec elle-même. Mais vous allez encore m'accuser de rabâcher, Mr. Barlow... Il vaut donc mieux que je vous dise à quel point je me réjouis de cette solution, moi aussi. Si l'enquête et le procès avaient suivi leur cours, une créature qui est toute fraîcheur d'âme, toute innocence et richesse de cœur, aurait subi une épreuve capable de la tuer. Je l'aurais regretté toute ma vie. *(Un temps.)* Je ne

voudrais pas vous paraître un bonhomme trop solennel, mais il me reste à exiger de vous un serment.

PETER. — Lequel ?

LE NOTAIRE. — Celui de veiller tous à ne jamais vous dédire.

PETER. — Je vous en donne ma parole.

LE DOCTEUR. — Et moi, la mienne.

LE NOTAIRE. — Et vous, monsieur le vicaire ?

LE VICAIRE. — Oh ! moi, je crains de n'avoir pas très bien suivi votre longue discussion. Mais ce que je puis vous assurer, c'est que rien au monde ne me fera jamais croire que miss Mabel se soit livrée, fût-ce une fois dans sa vie, à un acte déshonorant. Si vous me le demandiez, je ferais part de cette conviction à M. le ministre de la Justice lui-même. J'en ferais part à Dieu.

LE NOTAIRE, *un peu inquiet.* — Oui... euh !... je n'en doute pas... mais sans monter aussi haut... vous sentez-vous prêt à jurer que vous n'avez jamais eu connaissance de ce faux, et, par conséquent, de tout ce qui a été dit et décidé ici cet après-midi ?

LE VICAIRE. — Je pense fermement que si Mrs. Fletcher — du sein de la Sagesse Suprême où elle repose à présent — avait le pouvoir d'écrire un testament et de nous l'envoyer, celui qu'elle nous adresserait serait en tous points semblable à celui dont vous nous avez donné lecture. Pour moi, ces legs merveilleux sont l'œuvre de Dieu lui-même. Il m'en faudrait donc beaucoup plus que tout ce que j'ai entendu ici cet après-midi pour croire que Dieu a l'habitude de commettre des faux.

LE NOTAIRE. — Parfait. Alors oublions, voulez-vous, ce très vilain cauchemar et revenons au moment où nous nous séparions hier. — Ouf ! Je me sens plus léger !

PETER. — Et moi donc !

LE DOCTEUR. — Oui. On respire. Enfin ! Ce n'est pas malheureux !

LE VICAIRE. — On ne doit jamais douter de l'indulgence infinie de Dieu, mes amis.

PETER, *montrant la maquette.* — Dites-moi ! Nous pouvons aller de l'avant avec ce truc-là, alors ?

LE NOTAIRE. — Dans la mesure où cela me concerne, vous pouvez aller de l'avant avec tout ce que vous voudrez !

On entend les voix de miss Mabel et Mrs. Wilson.

MRS. WILSON. — Non, non. Entrez, miss Mabel.

MISS MABEL. — Vous êtes sûre que je ne dérangerai pas ? *(Miss Mabel entre et paraît surprise de trouver autant de monde.)* Oh ! vous avez une réunion ?... Excusez-moi... Je ne veux pas vous déranger... Je me sauve.

LE VICAIRE. — Mais non ! mais non ! ne partez pas, miss Mabel. Nous... nous... en avions terminé.

MISS MABEL. — J'ai rencontré Mary, figurez-vous... Elle m'a raconté que Peter avait achevé une maquette de notre maison d'enfants et qu'il l'avait apportée. *(Elle aperçoit la maquette et s'exclame :)* Oh ! mais c'est adorable ! adorable !... Que vous êtes adroit, mon petit Peter. Et la maison sera peinte en blanc ? Comme la maquette ?... Oh ! que ce sera joli ! avec la mer bleue... et les falaises vertes... Cela a l'air si vrai que, pour un peu, je verrais les enfants courir vers la plage avec leurs pelles et leurs seaux... je sentirais l'odeur de la marée... j'entendrais le bruit du vent et le cri des mouettes !... Je suis sûre que dans une minute je vais apercevoir le vicaire qui sortira de la maison avec son chapeau de soleil pour s'installer sur la terrasse !... *(Elle rit, tout heureuse, regarde autour d'elle, et c'est alors seulement qu'elle prend conscience du malaise qu'a fait naître son arrivée. Elle comprend aussitôt. Son sourire s'efface lentement. Un silence, puis :)* Ah ?... Alors... vous savez ?... Vous savez ce que j'ai dû faire pour que tout cela devienne possible ?...

LE NOTAIRE, *avec douceur.* — Puisque vous nous le demandez, miss Mabel, il vaut mieux vous le dire : oui, nous savons.

MISS MABEL. — Comme j'en ai de la peine !... J'avais tant espéré que vous ne l'apprendriez jamais... Seulement, voilà : je n'ai pas l'habitude, n'est-ce pas ?... c'est la première fois de ma vie que je... Et ça m'a fait tout drôle, je vous assure... *(Un temps.)* Je vous supplie, en tout cas, de croire que je n'ai agi comme vous savez que pour le bien de tous.

LE DOCTEUR. — Nous en sommes persuadés, miss Mabel, vous n'avez pas besoin de nous le dire.

LE NOTAIRE. — Nous avons simplement pensé que vous ne vous étiez pas rendu compte de la gravité de votre acte.

MISS MABEL. — Oh ! mais vous vous trompez !... J'ai parfaitement compris que je faisais quelque chose de grave.

LE VICAIRE. — Moi, j'ai de vous la même opinion que toujours, mon amie, et rien ne pourra la modifier.

MISS MABEL. — Vous êtes bon de me dire cela, mon révérend... *(Pause.)* Ainsi, vous me pardonnez tous ?

LE DOCTEUR. — Mais, voyons !

MISS MABEL. — Alors, quoi qu'il advienne, je me sentirai soulagée... *(Elle se dirige vers la porte.)* Et maintenant je vous laisse.

PETER. — Mais vous n'êtes pas de trop !

MISS MABEL. — Oh ! si... Je ne veux pas que ma présence influe sur votre décision...

PETER. — Mais elle est déjà prise, Miss Mabel, et...

MISS MABEL, *l'interrompant.* — Quoi que vous décidiez, je veux que vous sachiez ceci : elle n'a pas souffert. Je vous jure que je ne l'aurais pas fait si j'avais pensé un instant qu'elle pût souffrir. Mais Watkins m'avait assuré de la façon la plus formelle qu'elle n'aurait pas mal, pas mal du tout... Alors...

Et elle sort calmement, referme la porte derrière elle. Ils se regardent tous, frappés de stupeur.

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Même décor. Une demi-heure plus tard.

Mary Rowland et Mrs. Wilson sont là. Le Notaire est assis derrière le bureau. Il achève d'exposer la situation à Mrs. Wilson, ce qui semble l'avoir littéralement épuisé.

MRS. WILSON, *qui essaye de suivre le fil.* — Voyons... Voyons...

LE NOTAIRE. — Oui ?

MRS. WILSON, *appuyant sur les mots.* — Si j'ai bien compris... vous prétendez...

LE NOTAIRE, *énervé.* — Je ne prétends rien.

MRS. WILSON. — Enfin, vous dites... *(S'interrompant :)* Ce que vous êtes pointilleux, c'est inimaginable !

LE NOTAIRE. — Pas du tout.

MRS. WILSON. — J'ai assez de mal comme ça, je vous assure ! *(Reprenant :)* Vous *dites*... là ! vous êtes content ? Vous *dites* que miss Mabel a empoisonné sa sœur et qu'ensuite elle est allée chez vous faire le testament ?

LE NOTAIRE. — Non, je vous ai dit qu'elle était venue chez moi faire le testament et qu'ensuite elle avait empoisonné sa sœur.

MRS. WILSON, *découragée.* — Je n'en sortirai jamais !

LE NOTAIRE. — Mais pourquoi ?

MRS. WILSON. — Mais parce que vous voyez bien que vous m'interrompez à tout bout de champ pour rectifier des détails sans importance !

LE NOTAIRE. — Vous appelez ça des détails sans importance ? Qu'est-ce qu'il vous faut !

MRS. WILSON. — Et à vous donc !... Je voudrais bien savoir quelle serait la différence si elle avait testé avant d'empoisonner au lieu d'empoisonner avant de tester !

Elle rit.

LE NOTAIRE, *qui en a assez.* — Bien. Passons. Finissons-en, Mrs. Wilson, voulez-vous ?

MRS. WILSON, *riant encore.* — Mais je ne demande pas mieux, moi !

LE NOTAIRE. — Je vous répète donc qu'il y a une heure, ici même, dans cette pièce, miss Mabel nous a avoué qu'aidée du jardinier Watkins elle avait provoqué la mort de Mrs. Fletcher.

MRS. WILSON, *qui s'amuse.* — Avec du poison ?

LE NOTAIRE. — Oui. Du moins...

MRS. WILSON. — Quoi ?

LE NOTAIRE. — Nous supposons que c'est avec du poison.

MRS. WILSON. — Ah ! vous le supposez ?

LE NOTAIRE. — Oui.

MRS. WILSON. — Très intéressant !

LE NOTAIRE. — Heu...

MRS. WILSON. — Mais enfin, ça, elle ne vous l'a quand même pas dit ?

LE NOTAIRE. — Non.

MRS. WILSON. — Encore heureux que vous le reconnaissiez !

LE NOTAIRE. — Je...

MRS. WILSON. — Par contre, elle vous aurait déclaré que c'était Watkins qui l'avait aidée dans ce... dans cet... *(Elle pouffe.)* dans cet assassinat ?

LE NOTAIRE. — C'est ce qui nous a paru ressortir des paroles qu'elle a prononcées, oui.

MRS. WILSON. — Ah ! parce que, ça, elle ne vous l'a pas dit non plus ?

LE NOTAIRE. — Pas expressément, non. Elle nous l'a laissé entendre.

MRS. WILSON. — C'est admirable !

LE NOTAIRE. — Quoi ?

MRS. WILSON. — Vous êtes à encadrer !

LE NOTAIRE. — Mrs. Wilson...

MRS. WILSON. — Alors, vous ne vous êtes pas aperçu, là justement, qu'elle se moquait de vous ?

LE NOTAIRE. — Comment cela ?

MRS. WILSON. — Mais parce que notre bon vieux Watkins appartient à une des familles les plus honorables de la ville, voyons ! Son oncle, tenez ! son oncle, par exemple, c'est lui que, jusqu'à sa mort, nous avons toujours chargé de faire la quête à la fin de l'Office. Et pas dans un tronc scellé, vous savez !... Dans une corbeille ! où tout était à sa disposition... Le pauvre ! il en aurait plutôt ajouté de sa poche !... *(Elle rit.)* Et vous voudriez que je garde mon sérieux ?...

LE NOTAIRE. — Je...

MRS. WILSON. — Mais, pendant que vous y êtes, dites-moi aussi sans rire que David — mon mari, là, oui ! — a eu l'idée d'imiter son célèbre homonyme et qu'il est allé tuer l'archevêque de Canterbury avec un lance-pierre !

Un silence.

LE NOTAIRE. — Et vous, miss Rowland, vous ne croyez pas non plus à ?...

MARY, *l'interrompant, très calme.* — Oh ! moi, je vous répondrai simplement ceci, monsieur le notaire : j'ai rencontré miss Mabel en ville cet après-midi, avant qu'elle vienne ici. Elle était en train de faire des emplettes pour son jardin. J'ai bavardé un long moment avec elle. Je n'ai jamais vu à quiconque un air plus innocent. Si elle avait la moindre chose à cacher, elle est si peu capable de feindre que je n'aurais pas mis trois secondes à m'en apercevoir.

MRS. WILSON, *exclamation triomphante.* — Ah !...

LE NOTAIRE, *au Vicaire.* — Vous voyez ! mon révérend, j'en reviens à ce que je m'étais permis de vous conseiller tout à l'heure : nous aurions dû laisser miss Rowland et votre femme à l'écart de ce drame. Les femmes ont toujours tendance à juger des choses d'après leurs sentiments et...

LE VICAIRE. — Je regrette, monsieur le notaire, mais ma femme et moi n'avons jamais eu de secrets

l'un pour l'autre, et si vous ne l'aviez pas mise au courant, je l'aurais fait moi-même.

MRS. WILSON. — Qu'est-ce que vous racontez, David ? Vous ne croyez pas un mot de toutes ces absurdités, j'espère ?

LE VICAIRE. — Ma chérie, je...

MRS. WILSON. — Ou alors, il faudrait que vous ayez bien changé : vous n'avez jamais eu une mauvaise pensée de votre vie !

LE VICAIRE, *très malheureux.* — Je suis de l'avis de miss Rowland, Enid : je pense que nous sommes devant un affreux malentendu.

MRS. WILSON, *résolument.* — Eh bien, dans ce cas...

LE NOTAIRE, *l'interrompant.* — Écoutez-moi encore un peu, Mrs. Wilson. En dépit de nos habitudes, de nos inclinations, il y a des moments dans la vie où nous devons nous mettre face à face avec certaines réalités...

MRS. WILSON. — Mais quelles réalités ? Quelles réalités ? Il n'y en a pas une seule dans tout ce que vous imaginez !

LE NOTAIRE. — Supposez que quelqu'un vienne vous annoncer qu'un petit bébé est en train de mourir de faim sur votre balcon et que vous refusiez d'aller voir sous prétexte que vous n'y croyez pas...

MRS. WILSON. — Oui ? Eh bien ?

LE NOTAIRE. — Eh bien ! le fait de ne pas y croire vous suffirait-il pour avoir la conscience en repos ?

MRS. WILSON. — Quoi ? Oh ! écoutez, maître Anderson, en voilà assez ! Il y aurait de quoi faire damner un saint, je vous jure !

LE VICAIRE, *doucement.* — Enid !...

MRS. WILSON, *tournée vers son mari.* — Non, mais c'est vrai, à la fin ! David, pour qui me prend-il ? Je sais très bien qu'il n'y a pas de bébé sur notre balcon et il faudrait être complètement idiote pour aller regarder, simplement parce qu'il nous le dit ! *(Au Notaire :)* Si je vous affirmais, moi, à brûle-pourpoint, qu'un ballon plein de Chinois affamés vient d'atterrir dans votre jardin, est-ce que vous iriez, séance tenante, courir les boutiques de Londres pour leur acheter des nids d'hirondelles ? Non, n'est-ce pas ?

LE NOTAIRE. — Vous ne m'avez pas compris...

MRS. WILSON. — Je vous comprends beaucoup mieux que vous ne pensez. Je vous excuse parce qu'il est normal que chacun cherche à gagner sa vie et qu'un notaire, après tout, est un homme comme les autres. Seulement, avouez avec moi que c'est un drôle de moyen de justifier vos honoraires que de commencer par nous raconter que miss Mabel a empoisonné sa sœur, et puis, lorsque vous voyez que ça ne prend pas, d'essayer de nous terrifier avec des histoires de bébés qui sont en train de mourir sur mon balcon ou de Chinois affamés qui débarquent dans votre jardin !

LE NOTAIRE, *excédé.* — Mais je n'ai rien dit de tout cela !

MRS. WILSON. — Alors, c'est parfait. Du moment que vous reconnaissez vos torts...

LE NOTAIRE. — Comment ?

MRS. WILSON. — N'en parlons plus et passons à autre chose. Croyez-moi, il est temps. *(Changeant de ton :)* Si vous voulez bien, nous allons tous prendre une bonne tasse de thé. Dans ces cas-là, rien ne vaut une tasse de thé : c'est souverain.

LE NOTAIRE. — J'ai bien peur qu'une tasse de thé n'arrange pas grand'chose.

MRS. WILSON. — Qu'est-ce que vous en savez ? Vous ne l'avez pas encore prise !... Une tasse de thé arrange *toujours* les choses. *(Elle regarde autour d'elle et se rend compte à quel point sa proposition rencontre peu d'adhésion. Vexée :)* Oh ! très bien ! Si vous n'en voulez pas !... Ce que j'en disais !... Seulement, dans ces conditions, je vous prie de m'excuser : j'étais en train de préparer une blanquette quand vous m'avez appelée et nous devons être à la salle de conférences à 8 heures. *(A son mari :)* N'oubliez pas l'office du soir, David. C'est dans quelques minutes. *(A Mary :)* Vous venez avec moi, Mary ?

MARY. — Euh !... si vous le permettez, je...

MRS. WILSON, *toujours vexée.* — Oh ! bien !... bien !... *(A son mari :)* La pièce sent le renfermé, David. A votre place, j'ouvrirais la fenêtre. *(Au moment de sortir, elle se retourne vers le Notaire :)* Et vous, pour l'amour du Ciel ! Maître Anderson, ne dites plus que miss Mabel a empoisonné sa sœur, parce que c'est *très, très, très* vilain !

Elle sort, fort digne. Court silence.

LE VICAIRE, *mollement.* — L'un de vous désire-t-il vraiment que je donne un peu d'air ?

LES AUTRES. — Non... Non, non... Merci.

LE VICAIRE. — A cette heure-ci, tous les insectes rentreraient, et...

Nouveau silence.

MARY. — Pourquoi n'avez-vous pas demandé à miss Mabel de s'expliquer, tout à l'heure ?

PETER, *avec sa vivacité coutumière.* — Parce que nous en sommes tous restés sur le... *(Il s'arrête à temps.)* Pardon ! mon révérend, je veux dire...

LE DOCTEUR, *coupant court.* — Le temps de nous ressaisir, elle était déjà loin.

MARY. — Pourquoi n'allez-vous pas chez elle, alors ? Le malentendu s'éclaircira tout de suite.

PETER. — C'est que vous ne pouvez pas vous rendre compte du ton qu'elle a eu, Mary...

MARY. — Ah ? *(Un temps.)* Vous croyez donc qu'elle...?

PETER. — Oh ! non, non... Pas elle... Pas forcément... mais... mais Watkins, peut-être ?

MARY. — Dans ce cas, c'est lui qu'il faut interroger. Et très vite. Envoyez-le chercher.

LE DOCTEUR. — C'est fait depuis longtemps, Mary. Malheureusement, il n'était plus à son travail et il n'était pas chez lui non plus.

MARY, *elle se lève et va vers la porte.* — Bon. Attendez-moi. J'y vais.

PETER. — Mais non, Mary. Ne vous dérangez pas. Je vais y aller, moi.

MARY. — Non, non. Ne bougez pas. Je vous le ramène. Il est sûrement rentré à cette heure-ci.

Elle sort rapidement.

LE NOTAIRE. — Il y a longtemps qu'il est son jardinier ?

PETER. — Oh ! des années et des années. Quand j'allais à l'école, elle l'avait déjà à son service.

LE NOTAIRE. — Il est indispensable que nous l'entendions avant de revoir miss Mabel, vous ne trouvez pas ?

LE DOCTEUR. — Absolument. Il n'y a pas de doute.

LE NOTAIRE. — Elle peut très bien lui avoir fait des confidences...

PETER, *approuvant.* — Sûrement même.

Un silence.

LE NOTAIRE. — Dites-moi, vous ne savez pas s'il l'aide au ménage de temps en temps ?

LE DOCTEUR, *affirmatif.* — Je crois bien ! Il sait à peu près tout faire, ce bougre-là ! Le jour de sortie de la bonne, c'est lui qui prépare le repas du soir.

LE NOTAIRE, *très intéressé par ce détail.* — Ah ! oui ?... Tiens !

Il prend note.

LE VICAIRE, *tout heureux d'apporter sa petite contribution au bien qu'il entend dire de quelqu'un.* — Et à nos soirées du patronage, c'est lui qui fait marcher la lanterne magique. Sans lui, je me demande comment nous nous arrangerions.

Un silence.

PETER, *au Notaire.* — Quelle impression avez-vous ? Vous pensez que c'est lui qui...

LE NOTAIRE. — Moi ? Je ne pense rien du tout. Je suis comme vous. Je tâtonne. Supposez cependant qu'elle lui ait confié l'histoire et le contenu du faux testament...

PETER, *frappé.* — Ah ! oui, en effet. Du coup, il connaissait le legs qui lui était destiné...

LE NOTAIRE. — ... Et de là à désirer de le posséder plus vite !...

PETER, *concluant.* — Évidemment !

Le Vicaire secoue la tête d'un air réprobateur.

LE VICAIRE, *avec douceur.* — N'oubliez pas que vous parlez d'un homme, qui a plus de cinquante ans, et à qui l'on n'a jamais rien eu à reprocher, mes amis.

LE NOTAIRE. — Comment s'entendait-il avec Mrs. Fletcher ? Bien ?

PETER. — Oh ! pas du tout ! Il ne pouvait pas la sentir.

LE NOTAIRE. — Ah ! Qui vous l'a dit ?

PETER. — Lui-même. Hier, chez miss Mabel, avant que vous arriviez. Voyons !... Comment est-ce qu'il nous a dit ça ?... Attendez !... Oui... Il nous a dit qu'à son avis elle ne méritait même pas d'être enterrée et que, si on l'avait écouté, il en aurait fait un feu de joie avec les mauvaises herbes.

LE VICAIRE, *choqué.* — Oh ! Est-ce possible ! Watkins ?

PETER. — Oui.

LE DOCTEUR, *haussant les épaules.* — Il ne parlait pas sérieusement...

LE NOTAIRE. — Bien entendu. C'est un genre de boutade qui plaiderait plutôt en sa faveur.

LE DOCTEUR. — Du reste, s'il avait su par avance ce que contenait le testament, il me semble qu'il aurait fameusement joué la comédie de la surprise, dites donc !

LE NOTAIRE. — Oui. Un peu trop même.

LE DOCTEUR. — C'est un homme du peuple, monsieur le notaire.

LE NOTAIRE. — En tout cas, si c'est lui le coupable, miss Mabel connaissait ses intentions puisqu'elle a dit : « Watkins *m'avait* assuré qu'elle *n'aurait* pas mal. » *(Un silence. Reprenant, au Docteur :)* Quand sa sœur s'est sentie souffrante, elle vous a téléphoné ?

LE DOCTEUR. — Non. Pas tout de suite.

LE NOTAIRE. — Ah ?... Et... et... quand vous êtes arrivé, vous n'avez décelé aucun indice de... d'empoisonnement ?

LE DOCTEUR. — Quand je suis arrivé, Mrs. Fletcher était déjà morte : impossible de déceler quoi que ce soit sans autopsie.

LE NOTAIRE. — C'est au cours de la nuit qu'elle vous a appelé ?

LE DOCTEUR. — Oui, vers 3 heures du matin.

LE NOTAIRE. — Comment était-elle au bout du fil ? Calme ? Nerveuse ?

LE DOCTEUR. — Nerveuse. Très inquiète. Elle ne m'a même pas laissé le temps de lui demander des précisions : elle a raccroché presque aussitôt.

PETER. — Ah ! Et alors ?

LE DOCTEUR. — Je me suis pressé le plus que j'ai pu, vous pensez bien. Seulement j'habite assez loin... Pas question de trouver une voiture. Et quand je suis arrivé, il était trop tard.

LE NOTAIRE. — Naturellement elle vous a raconté ce qui s'était passé ?

LE DOCTEUR. — Naturellement.

LE NOTAIRE. — Voudriez-vous essayer de vous rappeler exactement ce qu'elle vous a dit ?

LE DOCTEUR. — Eh bien !... elle m'a dit que, vers minuit, elle avait entendu Mrs. Fletcher l'appeler et qu'elle l'avait trouvée sur son lit gémissant et se plaignant de violentes douleurs à la poitrine. Croyant à une indigestion, elle lui avait alors donné un grand verre d'eau chaude, qui, paraît-il, la soulagea beaucoup, et au bout d'un moment, la voyant mieux, elle était allée se recoucher. Puis, vers 2 heures et demie elle est revenue pour s'assurer qu'elle n'avait besoin de rien et elle l'avait retrouvée qui ne bougeait pas, qui avait l'air de dormir. Mais il y avait quelque chose dans son aspect qui l'effraya. Elle aurait alors essayé de l'éveiller et, comme elle n'y parvenait pas, affolée, elle m'avait appelé au téléphone. Voilà.

LE NOTAIRE. — D'où votre diagnostic ?

LE DOCTEUR. — Angine de poitrine. Oui. Tous les symptômes y étaient.

LE NOTAIRE. — Et rien, absolument rien de suspect ?

LE DOCTEUR. — Faites-moi l'honneur de croire que, si j'avais eu le soupçon de quoi que ce soit, je n'aurais pas rédigé un permis d'inhumer.

LE NOTAIRE, *après avoir encaissé.* — Vous aviez déjà traité Mrs. Fletcher pour cette angine de poitrine ?

LE DOCTEUR. — Non, mais on peut très bien mourir d'une première crise, vous savez. Et, depuis que je soignais Mrs. Fletcher, je lui avais toujours trouvé un très mauvais cœur.

PETER, *qui ne peut pas se retenir.* — A tous les points de vue !

LE NOTAIRE, *sévèrement.* — Oh ! je vous en prie ! Mr. Barlow, ce n'est pas le moment !

PETER. — Pardon !

LE NOTAIRE. — Ainsi le dénouement ne vous a pas surpris ?

LE DOCTEUR. — Non. D'autant plus que le récit des circonstances qui l'avaient précédé me venait de miss Mabel et que je n'avais aucune raison de me méfier.

LE NOTAIRE. — L'heure du décès ne faisait pas de doute ?

LE DOCTEUR. — Non. Elle correspondait à ce que miss Mabel m'avait indiqué.

LE NOTAIRE. — Et, en cherchant bien dans vos souvenirs, vous ne voyez pas un... détail qui vous aurait peut-être paru sur le moment tout à fait insignifiant, mais qui aujourd'hui prendrait de l'importance ?

LE DOCTEUR, *réfléchissant.* — Ma foi, non. Aucun. Miss Mabel était triste, mais très digne, très courageuse. Exactement telle qu'on se la serait imaginé dans des circonstances comme celles-là. Je ne l'ai quittée que vers 8 heures, à l'arrivée de sa domestique... Et je vous certifie que, pas un instant, il n'y a eu dans son attitude, dans sa voix ou dans son regard...

Il est brusquement et brutalement interrompu par le bruit d'une porte qui claque avec violence et par les hurlements de Watkins en coulisse, que Mary essaie en vain de calmer.

VOIX DE WATKINS. — Non ! J' m'en fous ! qu' je vous dis, j' m'en fous ! Laissez-moi passer !

VOIX DE MARY, *suppliante.* — Cher Mr. Watkins !...

VOIX DE WATKINS. — Y va voir de quel bois j' me chauffe, nom de bleu de bon sang de bonsoir !

La porte s'ouvre toute grande, et il apparaît sur le seuil, en vêtements de travail.

WATKINS, *au Notaire.* — C'est-y vrai ou c'est-y pas vrai ?

LE NOTAIRE. — Quoi donc, Mr. Watkins ?

WATKINS. — Qu' vous êtes en train d' pas vouloir m' donner mes 5.000 livres ?

LE NOTAIRE. — Il n'est pas question que je ne *veuille* pas, Mr. Watkins...

WATKINS, *à Mary.* — Qu'est-ce que vous me chantez, vous, alors ?

LE NOTAIRE. — *Je n'ai plus le droit* de vous les donner. Ce n'est pas la même chose.

WATKINS. — Comment ?

LE NOTAIRE. — Cela ne dépend plus de moi.

WATKINS. — Ah ! C'est ça qu' vous avez trouvé ?

LE NOTAIRE. — Je ne l'ai pas *trouvé.*

WATKINS, *qui s'avance, menaçant, sur le Notaire.* — C'est ça qu' vous avez trouvé, hein ? C'est ça qu'vous avez trouvé ?

LE NOTAIRE. — Je vous dis...

WATKINS. — Eh ben ! j' vous fais vot' peau, moi, si vous m' les donnez pas !

LE NOTAIRE, *sévèrement.* — Mr. Watkins !

WATKINS. — Y a pas de Mr. Watkins ! La vieille toupie m' les a fait cadeau. J' m'en irai pas d' cette pièce avant qu' vous m' les ayez données. Et, foi de Watkins ! j' vous jure bien qu' je vous les f'rai cracher !

LE NOTAIRE. — Puisque miss Rowland a cru devoir vous mettre au courant...

WATKINS. — J' me fiche pas mal de c' que dit miss Rowland !

LE NOTAIRE. — ... Elle a dû vous expliquer que je vous ai lu ce testament hier soir sous l'empire d'une méprise...

WATKINS. — J' me fiche pas mal sous quoi vous l'avez lu !

LE NOTAIRE. — Pardon ?

WATKINS. — Personne vous avait demandé de vous mettre à c't' endroit-là. Moi j' connais qu'une chose, c'est que Mrs. Fletcher m'a donné 5.000 livres... Et je sortirai pas de là !...

LE NOTAIRE. — Elle n'a pas pu vous les donner : ce n'est pas elle qui a rédigé le testament !

WATKINS. — J' me fiche pas mal de qui c'est qui l'a rédigé ! Est-ce que vous m'avez déclaré d'vant ces messieurs dames qu'y avait 5.000 livres pour moi, oui ou non ?

LE NOTAIRE. — Je vous ferais observer, Mr. Watkins, que les autres légataires sont exactement dans la même situation que vous...

WATKINS. — Naturellement ! pisque c'est vous qui les y avez mis !

LE NOTAIRE. — Comment ?

WATKINS. — Et si ça les amuse d'êtr' refaits, ça les regarde ! Mais pas moi, vous entendez, pas moi ! Moi, vous m' referez pas ! Pasque moi, advienne c' qui voudra, j'ai vot' lettre avec vot' signature où c'est qu' vous m'traitez de bénéficiaire et où qu' vous m' convoquez dans la maison d' miss Mabel et qu'une fois là vous m'avez bel et bien dit d'vant tout le monde que j'avais 5.000 livres !

LE NOTAIRE, *au comble de l'exaspération.* — Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! Je vous l'ai dit ! C'est exact ! Mais je vous répète que j'ignorais à ce moment-là que le testament était un faux !

WATKINS. — Et après ?

LE NOTAIRE. — Comment, et après ?

WATKINS. — Qu'est-ce que vous voulez qu' ça me foute ? Pisque les 5.000 livres j' les ai déjà dépensées !

LE NOTAIRE, *horrifié.* — Vous les avez dépensées !

WATKINS. — Juste comm' vous m' l'aviez conseillé !

LE NOTAIRE. — Moi ?

WATKINS. — Vous.

LE NOTAIRE. — Et à quoi les avez-vous dépensées ?

WATKINS. — Aux pépinières de Joe Potter, pardi !

LE NOTAIRE. — Vous les avez achetées ?

WATKINS. — 4.000 livres. Mêm' qu' j' lui ai remis un acompte de 50 livres qu'étaient toutes mes économies d'puis vingt ans.

LE NOTAIRE. — Nous vous les ferons rendre.

WATKINS. — Mais j' veux pas qu'y m' les rende, nom de D...

LE VICAIRE. — Watkins !

WATKINS. — C'est mes pépinières que j' veux ! Et les sept douzaines de delphiniums qu' j'ai commandées à Harpers avec quat' autres d'aquilegias et deux mille pots vides ! *(Aux Autres :)* Ah ça ! est-ce qu' vous allez tous vous laisser tondre par une fripouille de notaire ?

LE NOTAIRE. — Je ne suis pas une fripouille, Mr. Watkins.

WATKINS. — Et comment qu' c'est-t'y qu' vous appelleriez un type qui essayerait de garder pour lui mon argent ?

LE NOTAIRE. — Ce n'est pas moi qui ai votre argent.

WATKINS. — Qui c'est qui l'a, alors ?... Tout le monde sait qu' la vieille souris était riche. Encore une chose que vous avez dite, tenez ! Qu'elle était morte riche. Alors où c'est qu'elle est, mon argent, si c'est pas vous qui m' l'avez prise ?

LE NOTAIRE. — L'argent est là, mais personne ne peut désigner pour l'instant celui ou celle qui en sera propriétaire.

WATKINS. — Eh bien ? et miss Mabel ? Elle est sa sœur peut-être ?

LE NOTAIRE. — En effet. Et, si Mrs. Fletcher est morte dans des circonstances normales, c'est miss Mabel qui sera son héritière.

WATKINS. — C'est à elle qu' vous donnerez mon argent alors ?

LE NOTAIRE. — Oui.

WATKINS. — Parfait. Donnez-la-lui. Avec elle j'suis tranquille. Elle s'occupera de moi.

LE NOTAIRE. — J'ai dit : « dans des circonstances normales ». Malheureusement nous avons des raisons de supposer que les circonstances qui ont entouré le décès de Mrs. Fletcher ne sont pas normales. Nous avons même toutes les raisons de croire que Mrs. Fletcher a été assassinée.

Instinctivement tous regardent Watkins.

WATKINS, *éberlué.* — Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Assassinée ? Par qui ?

LE NOTAIRE. — C'est ce que nous essayons de découvrir.

WATKINS. — Pourquoi qu' vous m' regardez comme ça ? Est-ce que, des fois, vous penseriez qu' c'est moi ?

LE NOTAIRE. — Non. Mais nous aimerions beaucoup que vous nous aidiez dans nos recherches.

WATKINS. — Moi ? Et comment est-ce qu' vous voulez qu' je vous aide ? J'en connais rien de rien d'toutes vos histoires !

LE NOTAIRE. — Vous êtes sûr, Mr. Watkins ?

WATKINS. — Sûr et certain, dites donc !

LE NOTAIRE. — Alors, comment se fait-il que vous ayez affirmé à miss Mabel que le poison dont on se servirait ne provoquait pas de douleurs ?

WATKINS, *stupéfait.* — Quoi ? Quoi ? Moi, j'aurais affirmé à miss Mabel ?...

LE NOTAIRE. — « Que Mrs. Fletcher n'aurait pas mal, pas mal du tout. »

WATKINS, *hurlant.* — C't' un ignoble mensonge !

LE NOTAIRE. — Même si c'est miss Mabel qui nous l'a certifié ?

WATKINS, *hors de lui.* — Ah ! mais dites donc ! dites donc ! J' m'en vas mett' la police à vos trousses, moi, pour oser m' raconter des saloperies pareilles !

LE NOTAIRE. — Prenez garde que ce ne soit nous qui la lancions aux vôtres, Mr. Watkins ! Est-ce que vous persistez à nier les paroles que vous attribue miss Mabel ?

WATKINS. — J' nie qu' miss Mabel ait jamais proféré une pareille menterie. C'est vous qui l'avez inventée pour m' voler mon argent.

LE NOTAIRE. — Niez-vous aussi que Mrs. Fletcher soit morte empoisonnée ?

WATKINS. — De ça, j' peux rien nier pasque j'en sais rien de rien ! Mais des fois qu'on l'aurait empoisonnée, c't un fameux débarras ! Elle m'a rendu misérab' pendant plus de vingt ans et la pauv' miss Mabel avec ! D' la mort aux rats, c'était encore trop doux pour elle ! Mais, pour c' qui est d' mes 5.000 livres, j'ai mérité d' les gagner avec ce que j'ai fait ! Vous m' les devez et vous m' les donnerez !

LE NOTAIRE. — Vous dites que vous avez fait ce qu'il fallait pour obtenir 5.000 livres ?

WATKINS. — C'est ça ! Déformez c' que j' vous dis, à présent, comme un escroc que vous êtes !

LE NOTAIRE. — Vous reconnaissez avoir fait quelque chose qui vaille une récompense de plusieurs milliers de livres ?

WATKINS. — Oui-da. J' suis d'meuré toute ma vie aux côtés d' miss Mabel. Voilà c' que j'ai fait. Malgré sa carne de sœur. C'est ça le méritoire. Et pour miss Mabel, s'il fallait, j'en f'rais encore bien plus !... Quant à vos cochonneries, j' les entendrai pas plus longtemps !... *(Il se jette sur son chapeau, étouffant de rage, et va pour sortir.)* Et... j' vous l' répète, ou vous m' donnez mes 5.000 livres ou j' vous envoie de l'aut' côté d' la balustrade retrouver votre cliente : qui se ressemble s'assemble !... Mais si vous avez encore l'audace de dire un mot plus haut que l'aut' sur notre miss Mabel, tout notaire que vous êtes, je prends un de mes rateaux et je vous râcle la gueule ! Tel que !

Il sort en claquant la porte. Un temps.

LE DOCTEUR. — Mieux vaut avouer tout de suite que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés.

LE NOTAIRE. — Non...

Un temps.

MARY, *soudain, comme si elle découvrait quelque chose.* — Oh !

PETER. — Quoi ?

MARY, *comme à elle-même.* — Mais naturellement, voyons !

PETER. — Quoi donc ?

MARY. — Comment cette idée ne nous est-elle pas venue plus tôt !

LE NOTAIRE. — Quelle idée, miss Rowland ? A quoi faites-vous allusion ?

MARY. — Mais à cette chose si simple, maître Anderson : que miss Mabel n'avait aucun besoin de faire un faux testament si elle avait décidé de supprimer sa sœur ! Elle la supprimait, effectivement. Personne ne s'en doutait. C'était elle qui héritait. Et elle disposait ensuite de l'argent comme elle le désirait. Pourquoi courir à Londres, risquer d'être reconnue, se donner tant de mal, pour rien ? Ça ne tient pas debout ! Non. Non. Ce qu'elle a fait, c'est le faux testament. Ça, oui. Il n'y a pas de doute. Et nous savons dans quelle intention. Mais le reste...

PETER, *l'interrompant, avec enthousiasme.* — ... Le reste, c'est Watkins qui l'a fait ! Bravo ! Mary, vous avez trouvé !... Je vois très bien ce qui a dû se passer !...

MARY. — Moi aussi !

PETER. — Watkins a dû dire un jour à miss Mabel qu'il en avait sa claque d'avoir toujours Mrs. Fletcher sur le dos et qu'il avait décidé de lui rendre son tablier... Miss Mabel aura voulu le retenir par n'importe quel moyen et elle lui aura promis 5.000 livres à la mort de sa sœur,... je veux dire : quand elle en hériterait, bien entendu !...

MARY, *continuant.* — Oui !... Et alors Watkins aura exigé d'elle un... *(Elle cherche son mot :)* une... garantie plus précise... et il lui aura soufflé l'idée du faux testament...

PETER. — Parfaitement !... Et alors, dès qu'il aura su que le testament était signé, il se sera dit : « Qu'est-ce qu'on attend ? »

MARY. — ... Car plus on attendait, en effet, et plus Mrs. Fletcher avait des chances de découvrir la vérité !...

PETER, *aux autres.* — Hein ? Vous y êtes, maintenant ? C'est clair comme le soleil.

LE DOCTEUR. — Oui. Peut-être.

PETER. — Et vous, monsieur le notaire ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

LE NOTAIRE. — Je pense que cette version est extrêmement ingénieuse, mais qu'elle ne correspond pas du tout aux paroles de miss Mabel.

LE DOCTEUR. — Pourquoi ? Lorsqu'elle a dit « qu'elle ne l'aurait pas fait », elle ne faisait pas forcément allusion au crime...

LE NOTAIRE. — Et à quoi donc, alors ?

LE DOCTEUR. — A son silence : « Je ne l'aurais pas fait », c'est-à-dire : « Je n'aurais pas consenti à me taire, *ainsi que je l'ai fait,* s'il ne m'avait assuré qu'elle n'aurait pas mal. »

LE NOTAIRE. — Et vous trouvez que c'est une excuse, vous ?

LE DOCTEUR. — A ses yeux, oui.

LE NOTAIRE. — Un assassinat est un assassinat, voyons ! qu'il provoque de la souffrance ou qu'il n'en provoque pas.

LE DOCTEUR. — Pas pour quelqu'un qui s'accroche à n'importe quoi pour sauver un coupable. Mettez-vous à sa place. Sa sœur est morte. C'est fait. On ne la ressuscitera pas. Alors, quand il lui affirme, en manière d'excuse justement, que Mrs. Fletcher est morte sans même s'en apercevoir, elle saute sur cette excuse et elle garde le silence.

PETER. — Et, après tout, on la comprend très bien quand on pense aux difficultés qu'on a de nos jours à trouver de bons domestiques !

Un temps.

LE NOTAIRE. — A sa place, vous auriez agi comme elle ?

LE DOCTEUR. — C'est très probable, oui.

LE NOTAIRE, *choqué.* — Oh ! Vous m'étonnez.

LE DOCTEUR. — Excusez-moi, monsieur le notaire : je ne crois pas en la justice des juges.

Un temps.

LE NOTAIRE. — Bon. Eh bien, je pense qu'il est temps de nous rendre chez miss Mabel. Peut-être suffira-t-il que deux d'entre nous ?... le docteur Harrison et moi, par exemple ?... ou bien, préférez-vous... ?

Le Vicaire se détourne. Peter et Mary refusent d'un mouvement de tête.

PETER. — Non, non. Allez-y sans nous.

LE NOTAIRE, *regardant sa montre.* — Comme vous voudrez. J'espère que nous serons de retour vers 7 heures. Monsieur le vicaire, cela vous convient-il ?

LE VICAIRE, *très las, très désemparé.* — Oui. Je serai là.

Depuis quelques minutes, on a entendu les cloches de l'église qui appellent au service du soir.

PETER. — Et si elle refuse de vous dire quelque chose d'autre ?

LE NOTAIRE. — Nous ne prendrons pas de décision avant de vous avoir consultés. Ne vous inquiétez pas.

Le Docteur et le Notaire sortent.

MARY, *se tournant vers le Vicaire, avec beaucoup de gentillesse.* — Ne vous tourmentez pas ainsi, monsieur le vicaire. Tout va s'éclaircir, vous verrez. Tout s'arrangera. Tout s'arrangera.

Elle sort, avec Peter. Le Vicaire va vers la fenêtre et regarde à travers les vitres le crépuscule qui tombe. Entre Mrs. Wilson.

MRS. WILSON. — Je n'ai pas voulu revenir tant que ce notaire était là. Mais je me demande ce qu'il a fait à ce pauvre Watkins ?... Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil. J'ai cru qu'il allait tout casser. Et quand je lui ai rappelé que nous comptions sur lui tout à l'heure pour faire marcher la lanterne magique, il m'a crié de loin que nous pouvions toujours l'accrocher quelque part. C'est extrêmement ennuyeux, David. D'abord, parce que je n'ai pas compris du tout où nous devions l'accrocher, et ensuite, parce que, si nous ne l'avons pas ce soir, nous ne trouverons personne pour le remplacer au dernier moment.

LE VICAIRE. — Il faut décommander la conférence, Enid.

MRS. WILSON. — Mais c'est impossible, mon ami. Nous avons vendu près de cent billets et Mr. Phillips fait le voyage de Barnet uniquement pour ça.

LE VICAIRE. — Alors, vous voudrez bien m'excuser auprès de l'assistance, Enid. Vous direz que je suis légèrement souffrant. Le concierge de la salle s'occupera de la lanterne. Moi, je *dois* demeurer ici.

Un silence.

MRS. WILSON, *regardant son mari avec douceur.* — David, cher David, vous n'allez pas vous laisser influencer par les odieuses inventions de cet homme, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas croire à ces horribles histoires ?

LE VICAIRE. — Je ne sais pas... Je ne sais plus... Je suis... je suis bouleversé, Enid... Je ne peux plus penser raisonnablement.

Un silence. Puis Mrs. Wilson va décrocher la vieille soutane du Vicaire, et, tendrement, elle l'aide à la revêtir.

MRS. WILSON. — Allons ! Vous vous mettez en retard pour le service, David. Quand vous reviendrez, vous trouverez votre thé tout prêt. *(Elle prend la Bible, la feuillette et marque une page avec un signet.)* C'est « la Révélation », ce soir... *(Elle commence à lire :)* « Alors j'ai vu des Cieux Nouveaux et une Terre Nouvelle. Je suis Alpha et Oméga, le commencement et la fin... Celui qui est accablé héritera de toutes choses... » *(Elle lève les yeux vers le Vicaire avec un sourire d'encouragement :)* « Celui qui est accablé héritera de toutes choses... » On trouve toujours le réconfort ici, David. Le réconfort, le courage et l'espérance.

Elle lui met doucement le livre entre les mains.

LE VICAIRE. — Oui, mais vous connaissez la fin du passage, Enid ?... *(Il récite de mémoire :)* « ... Et à celui qui est empli de crainte et à celui qui est vide de foi, et à celui qui a tué et à celui qui a menti, à tous, on gardera leur part du lac de soufre et de feu. Et ce sera leur deuxième mort. »

Il se dirige lentement vers la porte. Sa femme le suit. La scène reste vide. Les cloches sonnent encore trois ou quatre fois, puis se taisent.

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Une demi-heure plus tard. Le salon de Miss Mabel.

Au dehors la nuit tombe. La scène est vide au lever du rideau, puis Elsie fait entrer le Notaire et le docteur Harrison.

ELSIE. — Miss Mabel est dans sa chambre. Je vais aller la prévenir.

LE DOCTEUR. — Nous ne voudrions pas la déranger... Si par hasard elle se repose...

ELSIE. — Non, non. Elle m'a bien dit que, s'il lui venait des visites, je monte la chercher tout de suite. Elle sera très contente de vous voir, au contraire.

Le Notaire tousse.

LE DOCTEUR. — Vous venez de passer par des moments bien pénibles, Elsie.

ELSIE. — Oh ! oui, monsieur le docteur. Bien pénibles. Pauvre Mrs. Fletcher ! Quand je pense que, pas plus tard que samedi dernier, je lui servais encore son thé... là... devant le feu...

LE NOTAIRE. — Oui... *(Un temps. Il se racle un peu la gorge.)* ... Comment était-elle à ce moment-là ?... Souffrante ?

ELSIE. — Mais non. Pas du tout. Elle avait bien un peu de grippe depuis quelques jours, mais c'était pour ainsi dire terminé. Elle a même mangé ses toasts avec appétit... J'ai arrangé le feu... J'ai fermé les volets... Et quand j'ai emporté le plateau, j'étais loin de me douter que je ne la reverrais plus... Ça m'a donné un tel coup, le lendemain matin, d'apprendre qu'elle avait passé comme ça, si vite !...

LE NOTAIRE, *aux aguets.* — Le lendemain ? Pourquoi ? C'est votre jour de sortie, le samedi ?

ELSIE. — Non, monsieur. Le jeudi. Je sors le jeudi. Mais miss Mabel avait pris deux billets pour le concert de l'Hôtel de Ville et elle a voulu que j'en profite. Alors j'ai tout préparé pour le dîner, mais je n'ai pas servi à table.

LE NOTAIRE. — Miss Mabel ne vous a pas dit pourquoi elle n'allait pas elle-même à ce concert ?

ELSIE. — Je crois qu'elle ne trouvait pas encore Mrs. Fletcher assez bien pour la laisser seule.

LE NOTAIRE. — Ah ?... Et au dîner ? Qu'est-il arrivé, alors ?

ELSIE. — Arrivé ? Comment, arrivé ? Qu'est-ce que Monsieur veut dire ?

LE NOTAIRE. — Euh !... Je veux dire... enfin... oui, nous nous demandions si Mrs. Fletcher n'avait pas, ce soir-là, mangé quelque chose qui l'aurait indisposée ?

ELSIE. — Oh ! je ne crois pas, monsieur... A moins que ce ne soit le saumon en conserve ?... Miss Mabel voulait en ouvrir une boîte... Je ne sais pas si elle l'a fait, j'ai oublié de le lui demander... mais, de toutes façons, ça m'étonnerait parce qu'avec cette marque-là nous n'avons jamais eu d'ennuis. Et pour ce qui est des légumes, on peut être tranquille quand c'est Watkins qui s'en occupe.

LE NOTAIRE. — Ah ? Parce que c'est Watkins qui a fait cuire les légumes ?

ELSIE. — Je ne sais pas s'il les a fait cuire, monsieur, mais il est si serviable que ça ne serait pas étonnant. Pensez que, lorsqu'il me voit en retard, c'est lui qui va me les cueillir, les légumes, et qui me les épluche et qui me les lave et tout... Ainsi !

LE NOTAIRE. — Vous souvenez-vous de ceux qu'il vous avait apportés samedi dernier ?

ELSIE. — Ben !... des pommes de terre... et des carottes, je crois bien... oui, c'est ça : des carottes... Et puis des poires à mettre en compote... Je m'en souviens parce qu'il est arrivé juste comme j'allais partir et qu'il a tenu à me montrer les poires... Il faut vous dire qu'il est très fier de ses poires ! Il a un secret pour les garder juteuses tout l'hiver. Jusqu'à Pâques, quelquefois.

LE NOTAIRE. — Et vous avez fait la vaisselle en revenant du concert ?

ELSIE. — Ah ! non. Je ne suis pas revenue le soir, monsieur. Je couche en ville, chez ma mère, qui est seule. Et le lendemain matin, quand je suis entrée dans ma cuisine, miss Mabel avait déjà tout nettoyé et mis en ordre. Il faut toujours qu'elle travaille, miss Mabel ! Même la dernière toilette de cette pauvre Mrs. Fletcher, elle l'avait déjà faite ! C'est vous dire.

LE NOTAIRE. — Et Watkins, il a appris la nouvelle en même temps que vous, le matin ?

ELSIE. — Ah ! non, monsieur. C'était dimanche. Il ne travaille pas le dimanche, comme de juste.

LE NOTAIRE. — Cependant... lorsque vous l'avez revu... par la suite... vous en avez parlé tous les deux ?

ELSIE. — Monsieur pense ! On n'a parlé que de ça !

LE NOTAIRE. — Et... il était très touché de cette disparition ?

ELSIE, *gênée.* — Mon Dieu !... Pour dire ce qui est...

LE NOTAIRE. — Oui ?

ELSIE. — Il ne la portait pas beaucoup dans son cœur, Mrs. Fletcher... Elle était toujours après lui à propos du jardin et...

LE NOTAIRE. — Comment a-t-il réagi, alors ? Il n'a rien dit ?

ELSIE. — Oh ! si. Il a dit que c'était autant de gagné pour le pays parce que ça ferait une carte d'alimentation en moins !

LE NOTAIRE. — Il aime à plaisanter !...

ELSIE. — Ça, c'est bien vrai ! C'est un homme

qui a toujours le mot pour rire. On ne s'ennuie jamais avec lui.

LE NOTAIRE. — Je vois ! *(Un temps.)* Voulez-vous avertir miss Mabel que nous sommes là, s'il vous plaît ?

ELSIE. — Mais certainement, monsieur. J'y vais tout de suite.

Elle sort.

LE NOTAIRE. — Vous avez l'impression qu'elle dit la vérité ?

LE DOCTEUR. — Oui. Dans la mesure où elle la connaît, bien entendu. C'est une très brave fille, vous savez, très honnête...

LE NOTAIRE. — Miss Mabel aurait donc acheté ces billets *pour* se débarrasser d'elle ?

LE DOCTEUR. — Non. Je ne pense pas. Elle se laisse toujour taper par toutes les œuvres de charité.

LE NOTAIRE. — A votre connaissance, lui arrive-t-il de ne pas aller à ces manifestations ?

LE DOCTEUR. — Au contraire ! Elle s'oblige toujours à y aller. Elle vend les programmes..., elle place les gens...

LE NOTAIRE, *sur le ton de l'accusation.* — Et alors, vous croyez, vous, qu'elle aurait renoncé à cette soirée pour ne pas laisser Mrs. Fletcher toute seule ?... *(Silence du Docteur.)* Vous avez entendu ce que nous a dit cette fille ? C'est Watkins qui a aidé miss Mabel à préparer le dîner !...

Ils marchent tous les deux, de long en large, nerveusement. Miss Mabel entre. Comme d'habitude, elle est calme, très maîtresse d'elle-même. Elle sourit à ses visiteurs, qui s'avancent vers elle et la saluent.

MISS MABEL. — Asseyez-vous, je vous prie. *(Ils s'assoient tous les trois.)* Eh bien ?... Qu'avez-vous décidé ?

LE NOTAIRE. — Rien encore, miss Mabel. Nous ne pouvons rien décider avant de *tout* savoir.

MISS MABEL, *étonnée.* — Mais je croyais que vous saviez tout, déjà ! N'est-ce pas ce que vous m'avez dit tout à l'heure ?

LE DOCTEUR. — Nous savons que ce n'est pas votre sœur qui est allée chez Me Anderson...

MISS MABEL, *achevant :* — ... et que c'est moi ?

LE DOCTEUR. — Oui.

MISS MABEL. — Comment l'avez-vous appris ?

LE DOCTEUR. — J'étais ici, chez vous, en train d'examiner Mrs. Fletcher pendant que vous étiez à Londres. Elle m'avait appelé au téléphone.

MISS MABEL. — Non ? ... *(Elle sourit tristement.)* Mon Dieu ! et moi qui me réjouissais d'avoir été si maligne !... C'est de la malchance. Car, enfin, il n'y aurait pas eu ce coup de téléphone, rien ne pouvait vous mettre sur la piste, n'est-ce pas ?

LE NOTAIRE. — C'est très probable, en effet.

MISS MABEL. — Ah ! vous voyez !... *(Enfantine, tout d'un coup. :)* Allons ! je ne suis pas aussi sotte que je le pensais !... *(Changeant de ton :)* Encore une fois, vous ne doutez pas des sentiments qui m'ont fait agir ?

LE NOTAIRE. — Nous n'en avons jamais douté, miss Mabel.

MISS MABEL. — Vous non plus, docteur ?

LE DOCTEUR. — Mais voyons !

MISS MABEL. — C'est l'essentiel. Merci. Je vous en suis très reconnaissante.

LE NOTAIRE. — Et même..., il est impossible de négliger son intérêt personnel plus que vous ne l'avez fait...

MISS MABEL, *modestement, à mi-voix.* — Oh !...

LE DOCTEUR. — Mais si ! Mais si !

LE NOTAIRE. — Et... vous ne vous êtes pas dit que vous commettiez un faux ?

MISS MABEL. — Mais si.

LE NOTAIRE. — Oui... Hum !... Vous n'ignorez pas non plus, miss Mabel, que le devoir de chacun de nous, s'il découvre qu'un acte... euh !... criminel... ou... ou... délictueux... a été commis, est d'en informer la justice ?

MISS MABEL. — Bien entendu ! c'est même pour ça que j'espérais tellement que vous ne l'apprendriez pas !

LE NOTAIRE. — Comme vous pouvez le penser, nous en avons longuement discuté tous ensemble...

MISS MABEL. — Je m'en doute, oui.

LE NOTAIRE. — Et... comme votre... votre erreur ne porte finalement préjudice à personne, sauf à vous, le docteur Harrison a pris le parti de ne pas dire, et, au besoin, de nier qu'il avait donné ses soins à Mrs. Fletcher le jour où vous êtes venue chez moi. Il n'y a donc plus aucune preuve de ce que vous avez fait et... aucune plainte, aucune dénonciation ne pourrait être retenue contre vous.

MISS MABEL, *très émue, au Docteur.* — Oh !... oh !... que vous êtes bon, mon ami ! Vous qui détestez le mensonge, je vous connais, vous allez en faire un pour me venir en aide !... Je ne peux pas vous dire comme cela me touche... Merci !... *(Un temps.)* Mais... le reste ?

LE NOTAIRE. — Le reste ?

MISS MABEL. — Oui !

LE NOTAIRE, *il hésite et regarde le Docteur.* — Nous ignorions tout de... de... « ce reste » avant que vous ne nous en parliez cet après-midi.

MISS MABEL. — Ce n'est pas possible ?... Vous voulez dire que vous ne saviez rien en dehors de... de ce testament ?

LE NOTAIRE. — Mais nous n'avions aucune raison de vous soupçonner d'autre chose !

MISS MABEL, *désespérée.* — Ah ! c'est trop affreux ! c'est trop affreux ! Je suis trop stupide, à la fin !... *(Un temps.)* Est-ce que vous pourriez vous rappeler *très exactement* ce que je vous ai dit ?

LE NOTAIRE. — Oh !... oui... Mais... cela s'est borné à très peu de mots, et encore ! assez vagues... En réalité, vous avez simplement fait allusion à... à quelque chose qui n'aurait causé aucune souffrance physique à votre sœur.

MISS MABEL. — Et... rien d'autre ?

LE NOTAIRE. — Non.

MISS MABEL, *après avoir réfléchi.* — Pour m'épargner tout ennui, le docteur Harrison est prêt à se taire sur la consultation qu'il est venu donner. Si je retire, moi, ou si je nie les mots qui m'ont échappé tout à l'heure, cela n'arrangerait-il pas les choses ? J'épargnerais, à mon tour, tant de chagrins et tant de déceptions à tout le monde...

LE NOTAIRE. — Je m'excuse d'être aussi franc, miss Mabel, mais il est des actes sur lesquels il me paraît bien difficile d'organiser le silence.

MISS MABEL. — Même si le fait de les rendre publics n'apporte à tous que du mal et de la misère ?... *(Un temps.)* Oh ! ce n'est pas à moi que je pense !... Moi, n'est-ce pas, je suis vieille, main-

tenant... Pour ce que j'ai à perdre ! Ce jardin que j'aime bien, oui. Quelques années de vie. Très peu d'années. Ça ne vaut même pas la peine d'en parler. Mais les autres ? *(Pause.)* Avez-vous songé à ce scandale atroce qui va rejaillir sur eux, les salir, sans qu'ils y soient pour rien ?

LE NOTAIRE. — Bien sûr ! mais ne sera-ce pas mieux, malgré tout, que de les obliger à vivre avec un secret pareil ? Je pense au révérend Wilson, par exemple...

MISS MABEL. — J'ai dit si peu de chose !

LE NOTAIRE. — Assez cependant pour nous donner à supposer qu'il y a eu plus qu'un faux. Vous ne niez pas qu'il y ait eu davantage, n'est-ce pas ?

MISS MABEL. — Mais non ! naturellement. Comment le pourrais-je ?

LE NOTAIRE. — Alors, je voudrais que vous compreniez bien quelque chose, miss Mabel : lorsqu'on apprend qu'un crime a été commis, si on ne révèle rien de ce qu'on en connaît, on devient automatiquement un complice de ce crime. Un complice après coup. Cela signifie qu'on partage la responsabilité de la personne qui l'a commis. Cela signifie qu'on devient aussi coupable qu'elle.

MISS MABEL. — Vous voulez dire que le vicaire et Mrs. Wilson et Peter et Mary et... et chacun de vous... seraient considérés comme coupables, aussi ?

LE NOTAIRE. — Si nous nous taisons, oui.

MISS MABEL. — Mais ce n'est pas juste !

LE NOTAIRE. — C'est la loi.

MISS MABEL. — Cette loi-là n'est pas juste. *(Un temps.)* Et si je refuse de vous avouer quoi que ce soit ? A vous comme à n'importe qui ?

LE NOTAIRE. — Alors, tous, nous vous croirons coupable. *(Un temps.)* Comment ne pas le croire après vos paroles de tantôt !

MISS MABEL. — Et si j'affirme que ce que j'ai dit n'était que des mots en l'air ? Que ce n'était rien de plus qu'une plaisanterie ?

LE NOTAIRE. — J'imagine mal que vos amis puissent sincèrement accepter l'idée que vous avez voulu plaisanter sur un pareil sujet.

Un silence.

MISS MABEL, *elle réfléchit d'abord.* — Qu'attendez-vous de moi, alors ?

LE NOTAIRE. — La vérité, miss Mabel. Dites-nous ce qui s'est passé, *tout* ce qui s'est passé.

LE DOCTEUR. — Nous sommes de très vieux amis, miss Mabel. Ma présence ici, en ce moment, vous est une preuve que Me Anderson et moi ne poursuivons pas d'autre but que de vous sauver.

MISS MABEL. — Et vous pensez que la vérité vous aidera à me sauver ?

LE DOCTEUR. — J'en suis sûr, car elle ne peut pas être aussi grave que ce que nous craignons.

Miss Mabel regarde longuement les deux hommes, puis, après un petit geste de résignation :

MISS MABEL. — Soit ! Puisque vous le voulez !... Mais je ne suis pas certaine que vous ayez raison, Enfin !... *(Elle soupire. Léger temps, puis :)* Je n'ai jamais très bien compris pourquoi Emily était revenue ici après la mort de son mari. A moins que ce ne soit son incapacité à se faire des amis ?... Toujours est-il qu'elle revint vivre avec moi et que, très vite, elle afficha le plus grand dédain pour les habitants de notre ville. Elle les trouvait « mesquins, provinciaux, stupides » et « pas du tout comme les Australiens », disait-elle. Bref, elle s'est méprise sur eux comme ils se sont mépris sur elle, et, petit à petit, de part et d'autre, les choses se sont envenimées. Au fur et à mesure que je nous voyais avancer en âge, je m'inquiétais de plus en plus de ce que deviendrait son argent lorsqu'elle disparaîtrait. Personnellement, je n'en désirais rien. Mais je connaissais tant de méritantes, d'exquises créatures ici, qui n'avaient pas les moyens de réaliser leurs vœux ou leurs ambitions, qu'un jour je me risquai à lui en parler et à lui suggérer que ce serait merveilleux de faire un testament dans le genre de celui que vous savez. Elle entra aussitôt dans une rage que vous ne pouvez imaginer. Et elle me déclara que jamais, jamais elle ne donnerait un liard à des gens qui l'avaient traitée, disait-elle, de façon aussi inconvenante... C'est très peu de temps après cette scène qu'elle reçut une lettre d'Australie, d'un homme qui était autrefois en relations d'affaires avec son mari. Il lui disait « que sa femme venait de mourir et qu'il était libre ». Il lui disait « qu'il avait été secrètement amoureux d'elle depuis toujours et que son départ pour l'Angleterre lui avait brisé le cœur ». Bref, une lettre abjecte, où le grotesque le disputait à l'odieux et à la bassesse. Avec deux sous de bon sens n'importe qui aurait deviné où il voulait en venir. *(Elle se lève, va au bureau, prend une photographie dans le tiroir et la tend au Docteur.)* Tenez ! il y avait joint une photographie de lui... Regardez ! docteur, regardez la tête qu'il a !

LE DOCTEUR, *expressivement.* — Oui ! Ça !

MISS MABEL. — Ah ! je ne suis pas mécontente que vous ayez la même impression que moi ! Pour rien au monde, je n'aurais voulu me sentir de parti pris. *(Elle tend la photographie au Notaire, qui la prend et la regarde.)* C'était un tenancier de maisons de danse, et il avait, paraît-il, une part sur *un* cheval de course ! Vous voyez cela d'ici ?

LE NOTAIRE. — Oui...

MISS MABEL. — Emily n'était peut-être pas une fine mouche, mais enfin ce n'était pas non plus un être borné... Elle était même d'un naturel assez méfiant... Eh bien, vous n'imaginez pas l'effet que cette lettre produisit sur elle. Incroyable ! Elle entra en correspondance suivie avec cet homme, et on aurait juré qu'elle avait perdu la tête, qu'il l'avait envoûtée. Elle avait mis cette photo sur sa table de chevet, elle promenait ses lettres partout, les relisait sans cesse, m'obligeait à les entendre, ne parlait plus que de lui, bref j'en devenais malade, je vous assure, et... alors, un jour, j'éclatai ! Je lui lâchai violemment, brutalement, tout ce que j'avais sur le cœur. Je lui dis qu'il la flagornait bassement pour mettre la main sur son argent, je lui dis qu'elle devrait avoir honte, à son âge, de se conduire comme elle le faisait, enfin... tout ce qu'il fallait pour ouvrir les yeux à moins aveugle qu'elle ; mais, en réalité, c'était la plus grosse sottise que je pouvais commettre, c'était la blesser au plus vif de son amour-propre et la braquer définitivement contre moi et contre mes projets. Elle me cria qu'elle me remerciait de l'avoir aidée à prendre une décision, qu'elle allait épouser cet homme et rédiger un testament où elle lui léguerait tout ce qui lui appartenait. Je sentis qu'elle ne mentait pas...

LE NOTAIRE. — A-t-elle écrit à cet individu pour lui faire part de son projet ?

MISS MABEL. — Non. Elle n'en a pas eu le temps. Et, par chance, elle avait la grippe. Mais elle m'avait exprimé sa ferme intention d'aller vous voir à Londres dès qu'elle serait rétablie.

LE NOTAIRE. — Quand cette dispute a-t-elle eu lieu ?

MISS MABEL. — La veille de ma visite chez vous. Si j'ai agi aussi vite, c'est qu'en vérité il n'y avait pas une heure à perdre. Du soir au matin, elle pouvait en effet se sentir mieux, vous comprenez, assez bien en tout cas, pour entreprendre ce petit déplacement. Je restai éveillée toute la nuit, n'arrêtant pas de remuer en moi toutes ces choses, et, vers le matin, j'arrivai enfin à combiner un plan qui se tenait à peu près debout. Je descendis jusqu'à la cabine du coin de la rue, je vous appelai au téléphone, et nous prîmes rendez-vous. En rentrant, j'annonçai à Emily que j'allais à Londres pour y acheter une robe, et, comme la ration de chocolat venait de « sortir » je lui proposai de lui rapporter la sienne en même temps que la mienne : histoire de trouver là-bas d'autres marques qu'à Redfiedd et de changer un peu !

LE NOTAIRE. — Pourquoi ? Vous aviez besoin de chocolat pour exécuter votre plan ?

MISS MABEL. — Non. Pas de chocolat. Mais de sa carte d'alimentation. A cause de sa signature. Pour arriver à bien l'imiter. Dans le train, j'ai commencé à m'exercer, mais ce n'était pas très commode parce qu'il y avait des secousses. Alors, j'ai continué dans le petit restaurant, où j'ai déjeuné, jusqu'à l'heure de notre rendez-vous. *(Un temps.)* Après avoir signé le testament je me suis dit : « Mon Dieu ! qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait ! » et j'étais à la fois contente et terrifiée. Mais il n'y avait plus à revenir en arrière et je suis allée prendre une tasse de thé. Ensuite je me suis préoccupée de trouver une robe parce que je savais bien qu'Emily demanderait à la voir. Cela m'arrive très rarement d'acheter une robe. J'aurais tellement aimé me sentir heureuse, détachée, et prendre plaisir à cette petite folie...

LE NOTAIRE. — Je voudrais vous poser une question, miss Mabel, parce que, de votre réponse, peuvent dépendre bien des choses plus tard, des choses très importantes... pour vous.

Il hésite.

MISS MABEL. — Dites !

LE NOTAIRE. — Quand vous avez décidé que vous viendriez à mon étude et que vous y feriez ce testament, est-ce que vous aviez prémédité aussi la mort de Mrs. Fletcher ?

MISS MABEL. — Oh ! oui. De la façon la plus formelle.

Un temps.

LE NOTAIRE. — Et alors ? Vous êtes rentrée ici ?

MISS MABEL. — Oui. C'était le vendredi soir. Et, pendant le dîner, Emily m'annonça, comme je l'avais prévu, qu'elle se sentait beaucoup mieux et qu'elle irait vous voir le lundi après-midi.

LE NOTAIRE. — A quel moment avez-vous mis Watkins dans la confidence ?

MISS MABEL, *déconcertée.* — Watkins ? Mais je n'ai mis personne dans la confidence, ni Watkins ni un autre !...

LE NOTAIRE. — Vous vous êtes engagée à nous dire la vérité, miss Mabel.

MISS MABEL. — Mais *je dis* la vérité !

LE DOCTEUR. — Voyons ! ma chère amie, rappelez-vous vos paroles de cet après-midi...

MISS MABEL. — Quelles paroles ?

LE DOCTEUR. — Vous avez dit : « Watkins m'avait affirmé qu'elle ne souffrirait pas. »

MISS MABEL, *elle regarde le Docteur avec ahurissement, puis :* — Oh ! mais c'est horrible !... Vous ne m'avez pas comprise du tout !...

LE NOTAIRE. — Pourquoi cherchez-vous à l'innocenter ? Cela ne servirait à rien.

MISS MABEL. — Mais je n'ai pas à l'innocenter ! Il *est* totalement innocent. N'allez pas me dire, à présent, que je risque d'attirer des ennuis à ce malheureux Watkins qui ignore tout de cette histoire ! Je ne m'en consolerai jamais.

LE NOTAIRE. — Dans ce cas, comment se fait-il...

MISS MABEL, *l'interrompant.* — Attendez. Attendez. Laissez-moi m'expliquer, je vous en prie. Ce vendredi soir, donc, je savais qu'il n'y avait plus que jusqu'au lundi pour que ma sœur découvre tout. J'étais désespérée de ne sentir devant moi qu'un délai aussi court et je suis allée marcher de long en large dans le jardin pour réfléchir et trouver une solution. Mais, même à ce moment-là, j'essayais encore d'écarter celle à laquelle j'avais pensé, car je me souviens du choc terrible que j'ai reçu en apercevant, tout d'un coup, exactement ce dont j'avais besoin. *(Elle se tourne vers le Docteur.)* Vous vous souvenez de ce petit groupe de champignons vénéneux qui poussent chaque année, vers cette époque-ci, sur la pelouse en bordure de la grille ? Ces petites choses rouges et jaunes qui ressemblent à des parapluies à moitié ouverts ?

LE DOCTEUR. — Oui... oui... Il me semble...

MISS MABEL. — Ils étaient là, bien visibles dans le clair de lune, et je me suis rappelé ce que Watkins m'avait raconté un jour. Il en pousse beaucoup dans le pays, et, il y a des années, du temps qu'il était encore petit garçon, une femme de la ville, les croyant comestibles, en avait fait de la soupe. Elle était morte dans la nuit. « Elle s'était tout simplement endormie et elle ne s'était pas réveillée », m'avait dit Watkins, parce que ces champignons contiennent un narcotique extrêmement puissant qui endort tout de suite et vous empêche d'avoir mal. *(Elle regarde le Notaire.)* C'est à cela que je pensais lorsque je vous ai dit que Watkins m'avait assuré qu'elle n'aurait pas mal... Me croyez-vous, à présent ? *(Le Notaire acquiesce. Elle semble soulagée et elle continue :)* Je compris donc que j'avais là, sous la main, ce qu'il me fallait. Mais, en même temps, j'ai encore espéré de toutes mes forces que je n'aurais pas à m'en servir et j'ai prié pour que les choses s'arrangent autrement. C'est pourquoi le lendemain matin j'ai tenté l'impossible. Je suis allée trouver Emily et je l'ai implorée d'oublier cet homme. Mais ce fut en vain. Tout au long de l'après-midi, elle fit exprès de calculer à haute voix les sommes qu'il fallait envoyer à cet homme pour qu'il vienne la rejoindre, et enfin elle sortit de son placard la robe qu'elle mettrait pour aller à Londres. Je ne pouvais plus reculer... J'allai dans le jardin... Il avait plu. Les champignons étaient sortis en masse. Je me débarrassai d'Elsie en l'envoyant au concert... Après avoir apporté les légumes, vers 5 heures, Watkins rentra

chez lui... Nous étions seules, Emily et moi, jusqu'au lendemain matin.

LE NOTAIRE. — Mais... elle ne pouvait pas venir me voir avant le lundi ! Vous aviez encore tout le dimanche devant vous ?

MISS MABEL. — C'est vrai... oui... Bien sûr... Peut-être vais-je vous paraître un peu démodée ? Mais j'aurais trouvé affreux de faire cela le jour du Seigneur !... Emily m'informa qu'elle désirait se coucher de bonne heure à cause de son rhume... Je m'en réjouis et je lui dis que ce serait encore mieux pour elle de se mettre au lit tout de suite, qu'elle ne s'occupe de rien et que je lui monterais une assiette de bon potage. Elle accepta avec empressement : elle adorait se faire dorloter. Alors j'ai mis de l'eau à chauffer et je suis allée dans le jardin. La nuit tombait. J'ai ramassé neuf champignons et je les ai jetés dans l'eau bouillante. Puis j'ai passé le tout au tamis. C'était très tendre, comme de vrais champignons. Pendant que je préparais ça, je pensais aux enfants courant vers la plage, aux jeunes accouchées dans des lits bien propres et j'étais si heureuse que j'étais impatiente de voir mon potage prêt. Comme ça me semblait un peu plus foncé de couleur qu'une soupe aux champignons ordinaires, j'ai fait frire quelques oignons, j'ai ajouté un peu de sauce tomate et j'ai mis l'assiette sur un plateau avec quelques toasts. *(Un temps.)* C'est terrible à dire, n'est-ce pas, mais la pauvre, elle s'en est régalée !... Elle me remercia, puis elle se retourna sur le côté pour dormir en me priant d'éteindre la lumière... De retour chez moi, j'épiai le moindre bruit, mais tout était tranquille. Quand j'entrai dans ma chambre, vers minuit, je savais que c'était fini. Je suis certaine qu'elle n'a pas souffert, car son visage était empreint d'une telle douceur, d'une telle sérénité que c'est à peine si je l'ai reconnue. *(Elle arrange le feu et y jette une bûche.)* Je suppose que vous êtes en train de vous dire que je suis un monstre. Ce serait vrai si j'avais haï ma sœur et si j'avais accompli là un geste de rancune ou de vengeance. Mais je ne la haïssais pas du tout. En fait, j'avais pour elle de la pitié, de la compassion. Je la plaignais de tout mon cœur de s'être fait une vie aussi vide, aussi solitaire, aussi égoïste. Et quand j'ai constaté qu'elle n'était plus de ce monde, j'ai songé que son image allait se transformer et s'embellir dans la mémoire des gens. Exactement ce qui se serait passé si seulement j'avais été un tout petit peu plus intelligente. *(Un temps.)* Et maintenant, je pense qu'il est temps que vous me quittiez pour aller rejoindre nos autres amis et pour décider avec eux ce que vous allez faire de moi...

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

Deux jours plus tard. Même décor.

Au lever du rideau, la scène est vide. Puis Elsie fait entrer le Vicaire et sa femme. Elle sort ensuite et ferme la porte. Le Vicaire s'approche du feu. Sa femme va vers la fenêtre et regarde le jardin. C'est une belle journée très ensoleillée.

MRS. WILSON. — Comme ce jardin est joli !... *(Un temps.)* Les narcisses viennent bien, cette année...

LE VICAIRE, *allant vers sa femme.* — Oui... *(Il est à côté d'elle. Il lui met la main sur l'épaule et il contemple le jardin.)* Cet amandier... là !... je me souviens que miss Mabel était en train de le planter le jour où je me suis présenté chez elle pour la première fois... Le voici un vieil arbre à présent... Dès qu'elle a su que j'étais le nouveau vicaire de Redfield elle m'a dit (je l'entends encore !) : « C'est une ville très pauvre, mon révérend... Votre tâche sera difficile, fatigante... Il y aura plus d'un soir où vous vous sentirez découragé... Cependant j'essaierai de vous aider de toutes mes forces et vous pourrez toujours compter sur moi. »

MRS. WILSON. — Elle vous a tenu parole. Fidèlement.

LE VICAIRE. — Oui. Et moi, je l'ai abandonnée. Et, avant-hier, au moment où, à mon tour, je me devais de l'épauler et de la soutenir, qu'ai-je fait ? j'ai failli à son amitié, à ma gratitude, à tout : j'ai permis à ce notaire de la dénoncer à la police.

Silence. Le Vicaire, toujours désemparé, erre à travers la pièce. Mrs. Wilson le suit des yeux.

MRS. WILSON. — Allons ! Allons ! Soyez de bonne foi à l'égard de vous-même, David. Si l'une de vos pénitentes, un jour, venait vous avouer qu'elle a assassiné sa sœur — même si vous étiez le seul à le savoir, même si vous aviez la preuve qu'elle a commis ce crime pour vous permettre de faire œuvre charitable — honnêtement, dites-moi, est-ce que vous couvririez ce meurtre ? Est-ce que vous en prendriez votre part ?

LE VICAIRE. — Je crois que oui, Enid.

MRS. WILSON. — Quoi ? Vous oseriez encore monter en chaire, célébrer le Service Divin en sachant qu'une femme assassinée repose sous les dalles et que sa meurtrière vous demandera peut-être de communier à la fin de l'Office ?

LE VICAIRE. — Je prierais pour elles deux, Enid.

MRS. WILSON. — Et vous auriez le courage — ou la faiblesse ! — de construire votre maison d'enfants avec l'argent d'un assassinat ?

LE VICAIRE. — Je ne sais. Je n'ai jamais prétendu à la perfection. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions, à la fin ?

On entend claquer une porte, puis un bruit confus de voix. Entrent le Notaire et le docteur Harrison.

LE DOCTEUR. — Bonsoir, Mrs. Wilson. Bonsoir, monsieur le vicaire.

MRS. WILSON. — Miss Mabel est dans sa chambre. Nous avons préféré ne pas la déranger avant votre arrivée.

LE VICAIRE. — On a pratiqué l'autopsie ?

LE DOCTEUR. — Oui.

MRS. WILSON. — Alors ?

LE DOCTEUR. — Il y a bien eu empoisonnement par les champignons. On a analysé ceux du jardin. C'est le même toxique.

LE VICAIRE, *frappé.* — Ah !...

MRS. WILSON. — Ah ! *(Un temps.)* Que va-t-il se passer, maintenant ?

LE NOTAIRE. — On va venir la chercher.

MRS. WILSON. — Qui ça, on ? Des gens de la police ?

LE NOTAIRE. — Oui.

LE VICAIRE, *désespéré.* — Oh !...

MRS. WILSON. — Et ils vont l'arrêter ?

LE NOTAIRE. — Ils la prieront de les accompagner chez le commissaire où elle fera sa déposition.

MRS. WILSON. — Elle leur répétera tout ce qu'elle vous a raconté ?

LE NOTAIRE. — Non. Je lui ai conseillé de ne pas se livrer à des aveux *circonstanciés,* justement, de ne leur dire que le fait brutal : l'empoisonnement de sa sœur. Le reste formera les éléments de sa défense lorsque le moment sera venu.

MRS. WILSON. — Dans combien de temps seront-ils là ?

LE NOTAIRE. — D'une minute à l'autre.

MRS. WILSON. — Je vais l'embrasser. *(Fausse sortie.)* Je n'assisterai pas à cette arrestation. Je ne pourrais pas !

Elle sort. Un temps.

LE VICAIRE. — Monsieur le notaire, je ne doute point que sous votre apparente froideur vous n'éprouviez le même trouble et la même émotion que nous ; je suis sûr aussi que vous êtes résolu à tout mettre en œuvre pour la défendre, pour la sauver. Mais, nous, que devons-nous faire ? Comment pouvons-nous l'aider dans une épreuve pareille ?

Entre Miss Mabel, très calme. Elle est vêtue d'un costume tailleur. Elle porte une petite valise. Sur l'autre bras, un manteau, et à la main, quelques feuilles de papier. Elle pose la valise et le manteau près de la porte.

MISS MABEL. — Oh ! monsieur le vicaire ! je vous demande pardon : on ne m'avait pas dit que vous étiez là. *(Au Notaire :)* Je suppose que vous êtes venu m'informer de ce qu'ils ont décidé ?

LE NOTAIRE, *avec précaution.* — Oui... L'autopsie est terminée, miss Mabel... On a retrouvé les traces d'un toxique semblable à celui que sécrètent les champignons de votre jardin... Ce qui confirme ce que vous nous aviez appris... et...

MISS MABEL. — Je me demande pourquoi ma parole ne leur a pas suffi ?

LE NOTAIRE. — C'est la loi, miss Mabel.

MISS MABEL. — Toujours la loi !... Je ne pensais pas que la loi puisse ordonner tant de cruautés inutiles, monsieur le notaire. Fallait-il vraiment troubler le dernier repos de cette malheureuse ?... Enfin !... *(Pause.)* Et... que vont-ils faire, à présent ? M'arrêter ?

LE NOTAIRE. — Ils vont venir... vous chercher...

MISS MABEL. — C'est ce que je dis : m'arrêter !

LE NOTAIRE. — Vous ferez votre déclaration au commissariat...

MISS MABEL. — M'autorisera-t-on à revenir chez moi ?

LE NOTAIRE. — Ce n'est pas très probable, miss Mabel.

MISS MABEL. — Même pas pour une nuit ? *(Le Notaire fait « non » de la tête.)* Ils n'imaginent pas que je vais m'échapper, tout de même !

LE NOTAIRE. — La loi ne prévoit pas de liberté provisoire dans un cas comme le vôtre.

MISS MABEL, *à voix basse.* — La loi !... *(Pause.)* J'aurais pourtant aimé passer encore une nuit ici ! ... Juste une nuit !... *(Elle montre les papiers qu'elle tient à la main.)* Puisqu'il en est ainsi, je suis bien contente d'avoir pensé à faire mon testament. Le mien, cette fois-ci ! C'est d'ailleurs exactement le même, point par point, que celui que je vous avais dicté. A cette exception près que je ne me suis pas légué cette petite maison. *(Elle sourit.)* Ce serait assez comique de se léguer quelque chose à soi-même !... *(Léger temps. Au docteur Harrison :)* C'est à vous que je la laisse, docteur. Je sais qu'elle vous plaît. Vous y serez au large pour vos consultations et vous pourrez respirer un peu d'air pur dans mon cher jardin, le soir, lorsque vous reviendrez de vos visites ou de *notre* hôpital. Non. Non. Taisez-vous. Pas de remerciements, je vous prie : après tout, je ne suis pas encore morte !... Si vous signez comme témoin, mon cher maître, tout sera régulier, n'est-ce pas ?

LE NOTAIRE. — Ce le serait si ce document était valable, miss Mabel.

MISS MABEL. — Comment ! Mais je suis l'héritière de ma sœur, vous me l'avez assez répété !

LE NOTAIRE. — La loi prévoit que le coupable d'un crime ne peut jamais en bénéficier, miss Mabel.

MISS MABEL, *criant presque.* — La loi ! *(Un temps.)* Mais ce n'est pas moi qui en bénéficierai... Ah ! non, c'est trop abominable, à la fin des fins ! Ils ne vont pas avoir la méchanceté de reprendre cet argent au vicaire, au docteur Harrison, à Peter, à Mary, à Watkins ?

LE NOTAIRE. — Cet argent ne leur appartient pas encore. Il ne pourrait devenir leur propriété qu'à votre décès, grâce à votre testament. Or il vous est interdit à vous-même d'en hériter jamais.

MISS MABEL, *prête à pleurer.* — Mon Dieu ! Mon Dieu ! vous voulez dire que j'ai fait tout cela pour rien ?

LE NOTAIRE. — J'en ai peur.

MISS MABEL. — Mais il faut que cet argent aille à quelqu'un ?

LE NOTAIRE. — Il ira à la Couronne. Il ira à l'Etat.

MISS MABEL. — Mais ils en ont tant déjà ! Et le vicaire, et le docteur et les autres, si peu !... Ce n'est pas possible ! il y a sûrement un moyen de tourner cette fameuse « loi » qui, en définitive, est monstrueuse ? Vous entendez monstrueuse !

LE NOTAIRE. — Il n'y a aucun moyen, miss Mabel.

MISS MABEL, *à bout de peine.* — Ah !...

Elle s'assied près du feu et pleure doucement. Le Vicaire s'approche d'elle et lui pose la main sur l'épaule...

LE VICAIRE. — Allons !... Allons !... ma chère amie, il n'y faut plus penser. L'hôpital... la maison des enfants... je sais, nous en avons beaucoup rêvé, beaucoup trop... Mais vous êtes pour nous infiniment plus que tous ces beaux projets... Aujourd'hui il faut vous tirer de là... Voilà le seul projet qui nous tienne à cœur. Et peu importent les efforts que nous devrons tenter pour y parvenir... Le prix n'en sera jamais trop élevé... Nous ne retrouverons la paix que lorsque ce cauchemar se sera effacé et que vous serez à nouveau de retour ici, parmi nous...

MISS MABEL. — Merci, monsieur le vicaire. J'ai fait montre d'une telle sottise que je ne mérite plus guère votre amitié à tous. J'ai voulu vous donner tout le bien qui dépendait de moi et je ne vous aurai apporté que la honte... l'humiliation... la déception... *(Un temps. Soudain une pensée lui traverse l'esprit. Ses yeux pétillent de nouveau. Elle se tourne vers le Notaire :)* Mais... monsieur le notaire, j'y songe tout d'un coup : quand vous êtes allé à la police, hier, vous ne leur avez pas raconté que j'avais fait un faux testament ?

LE NOTAIRE. — Non. Je les ai simplement informés du crime dont vous vous accusiez.

MISS MABEL. — Alors, personne n'est au courant ?

LE NOTAIRE. — A l'exception de ceux qui étaient au presbytère il y a deux jours, personne.

MISS MABEL. — C'est merveilleux !

LE NOTAIRE. — Pourquoi ?

MISS MABEL. — Mais parce que, pour tout le monde sauf pour nous, le testament que vous nous avez lu reste celui de ma sœur !

LE NOTAIRE. — Eh bien ?

MISS MABEL. — Eh bien, alors, c'est très simple: nous nous taisons là-dessus et tout est arrangé ! Réfléchissez : le dernier testament de ma sœur !... Fait juste avant son décès !... Et la seule qui n'en bénéficie pas est celle qui l'a empoisonnée !... *(Elle se relève, rayonnante :)* Vous aurez votre maison d'enfants, monsieur le vicaire, et vous votre hôpital, docteur !... Et les autres, ce qui embellira leur vie !... Je savais bien qu'il y avait un moyen !

LE NOTAIRE. — Celui-là ne nous avait pas échappé, miss Mabel. Mais nous n'avons pas le droit d'en user.

MISS MABEL. — Au nom de la loi, encore ?

LE NOTAIRE. — Non, mais parce que les motifs de votre acte et les circonstances qui l'ont entouré constituent les meilleurs arguments de votre défense. Si j'ai pris garde de n'en rien dire à la police, hier — et si je vous demande de n'en pas souffler mot vous-même tout à l'heure dans votre déclaration — c'est pour en réserver l'effet de surprise à l'audience et laisser à votre avocat le soin de s'en servir.

MISS MABEL. — Ah ! c'est pour cela seulement ?... Eh bien, je ne suis pas d'accord.

LE NOTAIRE. — Pourquoi ?

MISS MABEL. — Mais parce que ce serait imbécile ! Comment le sort d'une femme, d'*une seule femme*, et d'une vieille femme par-dessus le marché, pourrait-il être mis en balance avec la création d'une clinique, d'une maternité, d'une colonie d'enfants au bord de la mer, qui apporteront joie et santé à des milliers d'êtres humains pendant des années et des années ? Vous me faites rougir de honte !

LE NOTAIRE. — Mais, miss Mabel...

MISS MABEL. — Oh ! non, je vous en prie, maître, vous me fatiguez ! Il serait temps de savoir enfin ce que vous voulez ! D'abord vous dites qu'il est de votre devoir de me dénoncer à la justice ! Maintenant vous trouvez qu'il est de votre devoir de tout jeter par terre pour me sauver. Je vais finir par croire que vous manquez de compétence !

LE NOTAIRE. — Je crains, moi, que vous ne vous rendiez pas exactement compte de la situation où vous nous avez mis...

MISS MABEL. — Je me rends compte de ceci, en tout cas : c'est que, si je vous avais demandé votre avis, il y a quinze jours, aucun de vous ne m'aurait laissé donner ces champignons à ma sœur et personne n'aurait profité de cet argent ; et que maintenant, si je suivais vos conseils, il faudrait que j'aille raconter aux autorités l'histoire de ce faux testament et l'argent vous passerait encore devant le nez ! Ce serait à croire que vous ne le méritez pas cet argent, ma parole !

LE DOCTEUR. — Nous ne savons que trop tout ce que vous avez essayé de faire pour nous, miss Mabel.

MISS MABEL. — Alors, puis-je vous demander de me rendre un service, à votre tour ? Un seul.

LE DOCTEUR. — En ce qui me concerne, tout ce que vous voudrez.

MISS MABEL. — Eh bien ! ne vous mêlez plus de rien. Voilà. Je vous en conjure. Je ne doute pas que vous ayez agi pour le mieux, remarquez ! Seulement il y a beaucoup trop de lois là-dedans et pas assez de bon sens. J'ai commencé cela toute seule, sans l'aide de personne. Je le finirai de la même façon. Est-ce que vous ne me connaissez pas encore, après tant d'années ? Je n'ai jamais eu qu'un désir, qu'un rêve : donner un peu de bonheur aux déshérités de ma ville. A l'heure où je vais obtenir enfin satisfaction, vous seriez assez butés, assez incompréhensifs pour vous y opposer ? Non, n'est-ce pas ? *(On a frappé à la porte. On entend des voix. Elle déchire rapidement le testament qu'elle tenait en main.)* Il ne faut pas laisser traîner ça !...

Elle jette les papiers dans le feu. Un Inspecteur de la Sûreté et un Policeman en uniforme entrent. L'Inspecteur paraît surpris de ne pas trouver Miss Mabel seule.

L'INSPECTEUR. — Bonjour, monsieur le vicaire ! Bonjour, docteur ! *(A Miss Mabel, sur un ton grave :)* Bonjour, miss Mabel. Je suis l'inspecteur Barnes.

MISS MABEL. — Oh ! je vous reconnais ! Vous êtes venu me vendre des billets cet hiver pour une soirée au profit de vos œuvres.

L'INSPECTEUR. — Oui... euh !... en effet ! Je suis désolé, miss Mabel, mais je suis obligé de vous prier de nous accompagner au commissariat.

LE NOTAIRE. — J'irai avec miss Mabel.

MISS MABEL, *vivement.* — Oh ! non... Oh ! non. Je vous en prie. Je ne veux pas que vous m'accompagniez. Je suis très capable de m'occuper de mes

affaires toute seule. *(Pause.)* Puis-je faire une déclaration ?

L'INSPECTEUR. — Dans votre intérêt, il serait préférable de ne parler qu'en présence de votre avocat.

MISS MABEL. — Pourquoi ?

L'INSPECTEUR. — Parce que nous sommes tenus de prendre des notes sur ce que vous direz et que...

MISS MABEL. — Mais... faites votre devoir. *(Elle regarde le Vicaire et le Docteur.)* Et puis je veux que mes amis entendent ce que j'ai à dire. Ils ont toujours été très bons pour moi et je leur dois à eux aussi la vérité. *(L'Inspecteur fait un signe de tête. Le Policeman sort un bloc et un crayon.)* J'étais la seule parente, et, par conséquent, l'héritière naturelle de ma sœur Emily Fletcher. Elle était très riche et elle me méprisait de ne l'être point. Nous ne cessions de nous quereller et nous avions fini par nous haïr. Un jour, elle m'apprit qu'elle était allée à Londres chez Me Anderson, son notaire, et qu'elle y avait déposé un testament par lequel elle léguait toute sa fortune à des étrangers. Elle ne me laissait, à moi, que sa part de propriété sur cette petite maison. J'ai décidé alors de me venger d'elle comme elle le méritait. Et je l'ai empoisonnée. C'est tout. — Maintenant je suis prête à vous suivre, monsieur l'inspecteur. Me permettez-vous d'emporter une petite valise ?

L'INSPECTEUR. — Certainement.

MISS MABEL. — Merci. *(Elle sourit.)* Je ne connais pas les habitudes, mais j'ai mis là une chemise de nuit et ma robe de chambre. Est-ce que j'aurai le droit de me dévêtir, ce soir ?

L'INSPECTEUR. — Je pense que oui.

MISS MABEL. — Je voudrais bien aussi terminer la lecture du livre que j'ai commencé ce matin, il est très intéressant. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je le prenne avec moi ?

L'INSPECTEUR. — Ma foi, non.

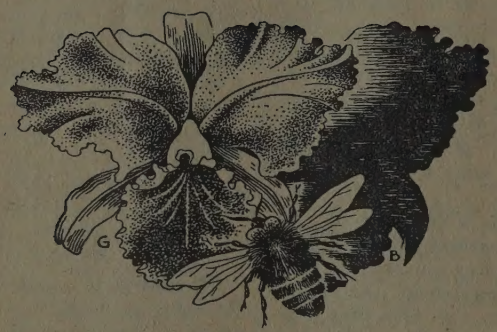
MISS MABEL. — Je suppose qu'on doit attendre des heures, dans vos bureaux ! Vous trouverez sûrement quelqu'un qui le rapportera à la bibliothèque, n'est-ce pas ? *(L'Inspecteur acquiesce. Miss Mabel prend sa valise, son manteau. Puis se retournant vers ses amis :)* Vous n'oublierez pas ce que je vous ai recommandé de faire pour moi ?... *(Au Notaire :)* Vous surtout, maître Anderson.

LE NOTAIRE. — Puisque c'est votre volonté...

MISS MABEL. — Formelle, monsieur le notaire... Faites-en part à ceux qui ne sont pas là. Je sais qu'ils m'aiment beaucoup aussi et qu'ils auront garde de me désobliger. Je compte sur eux comme sur vous. Dites-leur, je vous en supplie, dites-leur que s'ils venaient à me manquer là-dessus je finirais mes jours dans une tristesse inexprimable. Or, je ne veux pas être triste, voyez-vous... Je veux être heureuse.

Elle sort, suivie de l'Inspecteur et du Policeman.

RIDEAU



Mrs. Wilson. Le Notaire.

Watkins. Le Notaire.

6 Mrs. Wilson. — *Vous êtes à encadrer !.*
Le Notaire.— *Mrs. Wilson...* (Troisième Tableau.)

7 Watkins. — *Et comment qu'c'est-t'y qu'vous appelleriez un type qui essayerait de garder pour lui mon argent ?* (Troisième Tableau.)

8 Miss Mabel. — *Qu'attendez-vous de moi, alors ?* (Quatrième Tableau.)

9 Miss Mabel. — *... j'ai voulu vous donner tout le bien qui dépendait de moi et je ne vous aurai apporté que la honte... l'humiliation... la déception...* (Cinquième Tableau.)

10 Le Notaire. — *Puisque c'est votre volonté...*
Miss Mabel. — *Formelle, monsieur le notaire ;* (Cinquième Tableau.)

(Photographies Lipnitzki et *France-Illustration*.)

Miss Mabel.

Miss Mabel.

L'Inspecteur.
Le Vicaire. Le Policeman. Miss Mabel. Le Notaire.

MISS MABEL devant la critique

UN COUP DE POUCE AU DESTIN

Tu peux tuer cette femme avec sérénité — telle est la voix intérieure, l'impératif catégorique qui a poussé la douce miss Mabel, modèle d'abnégation et de charité chrétienne, à empoisonner sa méchante et richissime sœur jumelle. Celle-ci allait laisser sa fortune à un ruffian qui, jadis, avait su l'émouvoir, dépouillant ainsi la tendre compagne qui depuis vingt ans subissait sans se plaindre son humeur despotique et son affreuse ladrerie.

Ces 100.000 livres, Mabel, légitime héritière, en avait déjà disposé en esprit à faire le bonheur de ses amis : le jardinier, qui rêvait d'une pépinière ; le docteur d'une maternité ; le pasteur d'une colonie de vacances ; et un couple de tourtereaux, d'un bonheur confortablement banal. Aussi donne-t-elle un léger coup de pouce au destin en testant en leur faveur au lieu et place de sa sœur. Pour couper court à toute contestation, un opportun plat de champignons mitonné par la faussaire rappelle brusquement au sein de l'Eternel la philanthrope sans le savoir et fait ainsi entrer aussitôt en vigueur les dispositions dictées à un notaire distrait et abusé par la ressemblance des jumelles.

Mais la vieille fille au cœur d'or, novice dans le faux comme dans l'assassinat, a si mal ajusté son affaire que la vérité ne tarde pas à transparaître aux yeux du tabellion horrifié et des légataires désappointés...

Gustave Joly, dans *L'Aurore*.

L'HUMOUR A LA RESCOUSSE...

Allez voir *Miss Mabel*. Vous reviendrez l'esprit détendu, rasséréné, heureux. De telles pièces sont nécessaires, car elles chassent le pessimisme et nous font voir l'humanité en rose. La plupart du temps, malheureusement, à se vouloir trop consolantes elles respirent l'artifice. Précisément, la réussite de *Miss Mabel*, de R. C. Sherriff, bien adaptée par Claude-André Puget, c'est de nous dire des douceurs en sachant garder, au contraire, un certain air de vérité.

Au lieu de prendre un clairon et de sonner le rassemblement des forces morales, l'auteur, en bon Anglais qu'il est, fait appel à l'humour. Il ne prêche pas la vertu, il en montre un exemple, un exemple d'une telle fantaisie que l'on pourrait croire qu'il raille : là est justement son succès, il nous amuse de la vertu, et la singularité, la bizarrerie qu'il lui prête nous la font plus encore admirer qu'un dithyrambe, elles nous la rendent aimable, elles lui donnent une fraîcheur, un halo, une poésie qui nous mettent à 100 lieues de l'ennui d'un prêche. Elles lui donnent aussi vie, vraisemblance, réalité ; la vertu n'est plus une abstraction ou un idéal ; elle est une personne, la très humaine et originale fée miss Mabel.

Marc Beigbeder,
dans *Le Parisien Libéré*.

L'OPINION D'UN CONNAISSEUR

Ce qui fait la valeur de *Miss Mabel*, la nouvelle pièce de R. C. Sherriff, que présente le Théâtre Saint-Georges dans une adaptation de Claude-André Puget et d'Hélène-Frédérique Lara, c'est que, ne prétendant rien prouver et sans quitter le ton le plus vivant, dans une simple mais très passionnante intrigue policière, elle aborde des problèmes sociaux et moraux aussi graves que la répartition des biens et le droit de succession, et, sous une forme paradoxale qui ne la rend que plus convaincante, apporte sur ces questions l'affirmation d'un point de vue des moins conformistes.

Miss Mabel est donc une sorte de « pièce policière à thèse ». Un tel combiné valorise le genre dit policier et insuffle la vie à la morne pièce à thèse.

Mais le genre policier a-t-il besoin d'être valorisé ? Revalorisé tout au plus, car il a fait ses preuves, et des plus éclatantes, le type parfait et définitif ne s'en rencontre-t-il pas, dès l'origine du théâtre, dans *Œdipe Roi*, de Sophocle ? *Œdipe Roi* ou *Le Détective criminel sans le savoir*.

Pierre Fresnay, dans *L'Aurore*.

LES CHARMES DE LA VERTU

Effleurant sans cesse la tragédie, l'auteur l'évite chaque fois par une pirouette au domaine de l'ironie, de la drôlerie des situations et des caractères. On rit avant d'avoir eu le temps de pleurer. Si l'on se souvient que l'auteur de la pièce est celui de *Good Bye Mr. Chips*, on ne s'étonnera pas de cette pudeur où le noir vire constamment au rose, où la sentimentalité se dérobe en sourires, où la satire se dissimule, sans s'y perdre, sous l'humour et les péripéties policières. C'est un peu lent ; mais on aurait bien mauvaise grâce à refuser la promenade dans un jardin anglais si frais, si nuancé, et où ne manquent pas les avoines folles.

Soutenue par la tendresse et par l'anarchie, que la vertu a de charmes neufs ! Comme elle sait être, le croirait-on, poétique ! Mais est-ce bien de vertu qu'il s'agit dans une âme de cristal et d'enfance ? Non, c'est autre chose, il y a de l'amour plein cette pièce, il y avait une « aura » d'amour autour d'elle.

Claudine Chonez, dans *Combat*.

LA LOI, RIEN QUE LA LOI...

La pièce est très remarquablement conduite, l'attention ne fléchit pas un instant, et je dirai même que l'œuvre n'est nullement dénuée de profondeur, car elle amène inévitablement l'esprit à réfléchir sur les antinomies impliquées dans la notion même de loi avec ce qu'elle a à la fois d'absurde, de scandaleux, d'inhumain et de socialement inévitable.

Gabriel Marcel,
dans *Les Nouvelles Littéraires*.

DE LA PIÈCE A L'INTERPRÈTE

Un pur joujou *made in England* qui fonctionne à ravir et qui amusera les grandes personnes. A chaque fin de tableau un déclic ; quelque chose comme le diable qui jaillit de sa boîte et vous saute au nez. Tous les engrenages de l'humour britannique et de la sentimentalité anglo-saxonne ; la *Bible* et le roman policier unis par des liens délicats...

Il y a Mme Ludmilla Pitoëff, qui est miss Mabel ; Ludmilla, frêle, en robe noire avec un col blanc, couronnée de cheveux blancs, qui prête à Mabel son pathétique tendre et cette voix, la voix de sainte Jeanne, la voix de Juliette et de Marthe dans *l'Echange*, qui roucoule, s'arrête, songe, avoue les émotions les plus fines, ramène parfois du grave profond une ou deux notes de violoncelle... Ludmilla, ses penchements de tête sur la poitrine, les gestes étroits et frileux de ses mains... Alors la petite pièce amusette s'étend, s'élève... L'auteur lui-même, M. R. C. Sherriff, doit sentir s'humecter ses yeux. Nous aussi...

Robert Kemp, dans *Le Monde*.

Supplément au N° 215 de *France-Illustration*.
G. Oudard, fondateur.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.